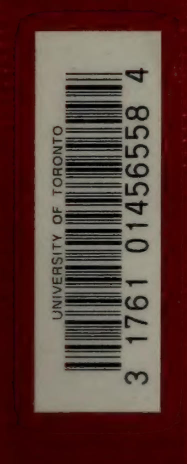
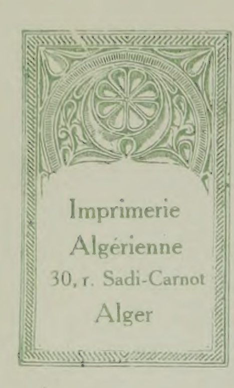

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01456558 4

Alger


Imprimerie
Algérienne
30, r. Sadi-Carnot
Alger



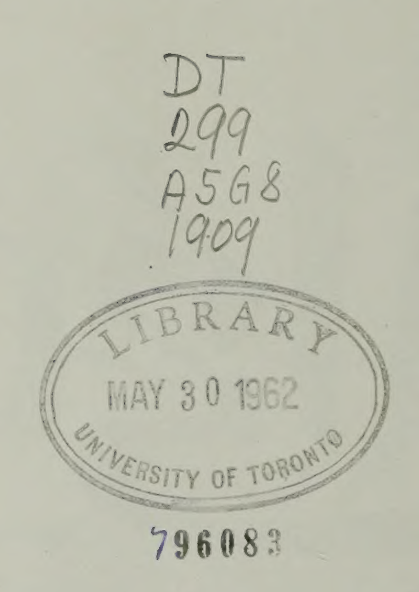

G. Guiauchain

Alger

DEUXIÈME ÉDITION

Alger-Mustapha
Édition de l'Imprimerie Algérienne
1909

Prix : Fr.



Avant-Propos

L'Alger des Turcs, le repaire des Pirates, a été très justement comparée à un burnous blanc étalé dans la verdure. Le capuchon, c'est la Citadelle de la Casbah, il abritait le Dey ; le bas, c'est l'enceinte défensive, frangée de murs crénelés, il baignait dans la mer.

Ce burnous blanc est aujourd'hui bien taché, bien déchiré. Ces taches et ces déchirures, j'en vais esquisser l'histoire, indiquant les successives transformations qui les ont produites ; cette vieille loque,

> Conviant la vue enivrée
> De sa boréale blancheur,
> A des régals de chair nacrée,
> A des débauches de blancheur.

Une civilisation moderne se substitue à un Etat barbaresque, et l'El-Bahadja des Turcs quitte son haïk blanc qui ne saurait convenir au chef-lieu d'un département français.

C'est pour sauver de l'oubli cette intéressante transformation que j'ai rassemblé ces documents et souvenirs.

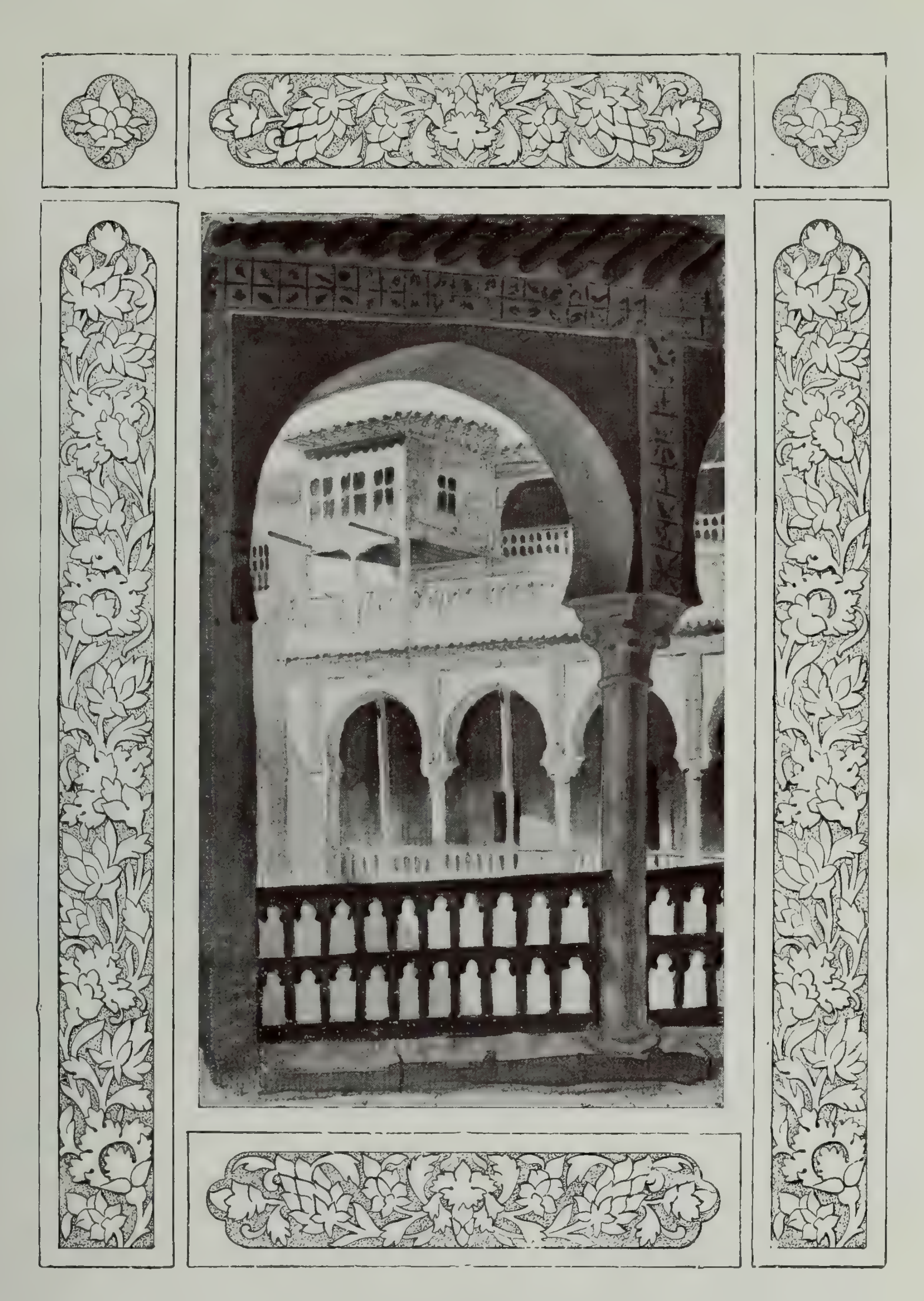
Après un résumé historique très succinct de la domination turque (page 5), je vais montrer ce qu'était El-Djezaïr avant notre arrivée (p. 6). Puis j'indiquerai les altérations et destructions successives que subit la ville d'Alger depuis 1830 jusqu'à nos jours, sous l'influence grandissante de notre civilisation (p. 15). Etudiant ensuite la maison mauresque (p. 89), et passant en revue les industries indigènes (p. 119), je terminerai l'histoire de la transformation d'Alger en rappelant ce qu'était autrefois sa campagne, encore si ravissante ! (p. 139).

Enfin, en forme de conclusion, quelques considérations sur la recherche du caractère d'un style algérien (p. 151).

G. G.



LE DEY D'ALGER



PAVILLON DU COUP D'ÉVENTAIL (1827)



FONTAINE DES LIONS

Fontaine au pied de laquelle le dey Hussein fit trancher la tête de l'interprète qui prêchait aux Turcs la soumission aux Français debarqués à Sidi-Ferruch

El-Djezaïr

El-Djezaïr. « les Iles », dont nous avons fait Alger, n'a une histoire intéressante pour nous qu'à l'apparition du redoutable Aroudj, surnommé Barberousse.

En 1506, Eutémie, petit roi d'El-Djezaïr, appela à son secours ce fameux corsaire, pour combattre les Espagnols, maîtres de l'îlot situé en face de sa ville. Aroudj accourut à cet appel, assassina son allié et se fit nommer roi à sa place.

Dix ans après, lorsqu'il mourut, son frère, Kheïr-ed-Din, fut élu par les soldats turcs roi d'El-Djezaïr et général de la mer. Son premier soin fut d'offrir à Constantinople la suzeraineté de son royaume ; elle fut acceptée, et le Sultan lui envoya 2.000 soldats équipés et entretenus à ses frais. C'est grâce à cette milice turque, jointe à ses soldats, que Kheïr-ed-Din s'assura une domination absolue sur les Maures.

Il chassa les Espagnols de l'îlot qu'ils occupaient ; relia cet îlot à la terre ferme par un môle, formant ainsi un port de peu d'étendue, mais bien abrité ; entreprit l'enceinte fortifiée de la ville, répara le fort espagnol de l'îlot, le Peñon, qui existe encore ; et y établit des batteries importantes (voir le plan de 1829).

En 1541, Charles-Quint, voulant se venger des victoires de Kheïr-ed-Din, débarqua une armée de 30.000 hommes dans la baie d'Alger et la fit camper sur une colline dominant la ville. Il y construisit un camp retranché qui plus tard, transformé en forteresse, fut appelé *Fort-l'Empereur*. C'est de ce fort qu'en 1830 notre armée obtint la capitulation d'El-Djezaïr ; il est indiqué, sur le plan de 1829, sous la dénomination de Château-de-l'Empereur.

Charles-Quint fut battu, et son armée en déroute put à grand'peine regagner sa flotte dispersée par une tempête.

Après Kheïr-ed-Din, les vice-rois d'El-Djezaïr abusèrent d'un pouvoir illimité et sans contrôle. En dissipant les fonds envoyés par Constantinople pour l'entretien des soldats de la milice turque, des *janissaires*, ils excitèrent leur mécontentement et les poussèrent à se plaindre au Sultan. Le Sultan, pour apporter un remède au mal, décida de se faire représenter par un délégué, le Pacha, qui surveillerait et contrôlerait l'administration du vice-roi. Ce vice-roi, le dey, serait nommé à l'élection par l'armée et se conformerait à une sorte de constitution.



PORTE BAB-AZOUN

Les janissaires, recrutés parmi les renégats et les mécontents levantins, gens sans mœurs et sans moralité, encouragés par les intrigues des pachas, se révoltaient fréquemment, assassinant ou déposant les deys, les remplaçant par des créatures supposées favorables à leurs ambitions.

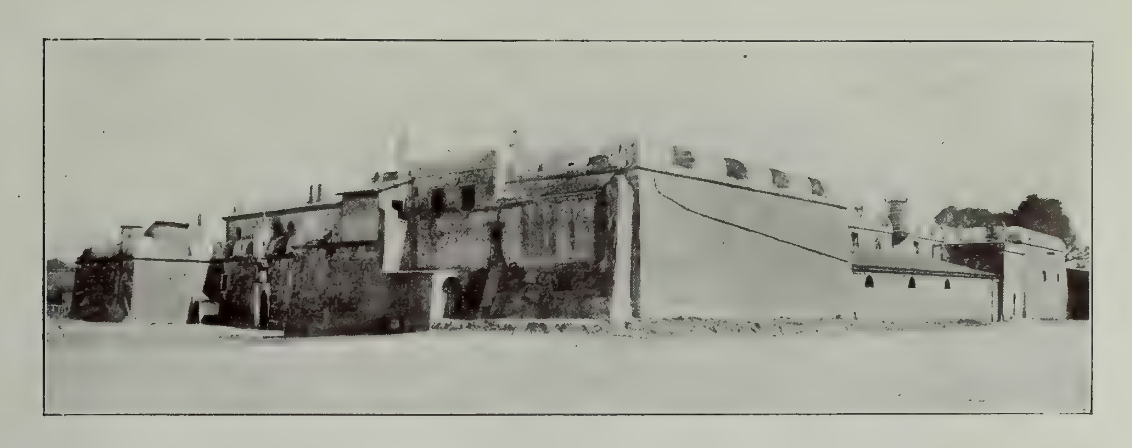
En 1611, le dey Ali Chiaoux exposa au Sultan la situation critique faite à l'état d'El-Djezaïr par cette politique de désordres et de révolutions incessantes, et demanda la suppression des pachas, principaux agitateurs. Le Sultan y consentit et investit les deys de pleins pouvoirs.

Jusqu'en 1830, c'est-à-dire pendant 219 années, les deys furent les souverains maîtres absolus ; cependant continuellement menacés non plus par les intrigues d'un pacha, mais par les agissements dangereux des janissaires.

L'élection d'un dey était presque toujours une tragédie sanglante. Si de son vivant le dey était le souverain absolu le mieux obéi, bien rarement mourait-il d'une mort naturelle ; il était généralement égorgé, et ses partisans étaient tués ou bannis, leurs biens confisqués.

Toutes les places honorifiques et lucratives étaient exclusivement réservées aux janissaires ; c'est parmi eux qu'étaient pris les membres du Grand-Conseil, le *Divan,* ainsi que les ministres. Leur valeur morale et intellectuelle laissait cependant fort à désirer.

Les Maures, quoique exclus de tout emploi civil, sauf exceptions dues à l'intrigue et à l'argent, pouvaient dans la marine s'élever à des grades supérieurs. A eux étaient réservées les entreprises commerciales et les rares relations avec l'extérieur ; toute l'industrie locale était entre leurs mains.



FORT BAB-AZOUN

C'était l'un des plus importants des nombreux forts construits par les Turcs sur tout le littoral avoisinant la ville. Bien assis sur un rocher formant promontoire, il avait belle prestance. Les fortifications en l'englobant altérèrent son aspect ; puis en 1906 le prolongement du Boulevard Carnot nécessita sa démolition.

Du reste, les Turcs professaient pour les Maures un dédaigneux mépris : « le Turc est fait pour commander et le Maure pour obéir », disaient-ils. Leur seule préoccupation était de s'enrichir et, pour y parvenir, l'intrigue était le moyen le plus rapide mais non le moins dangereux.

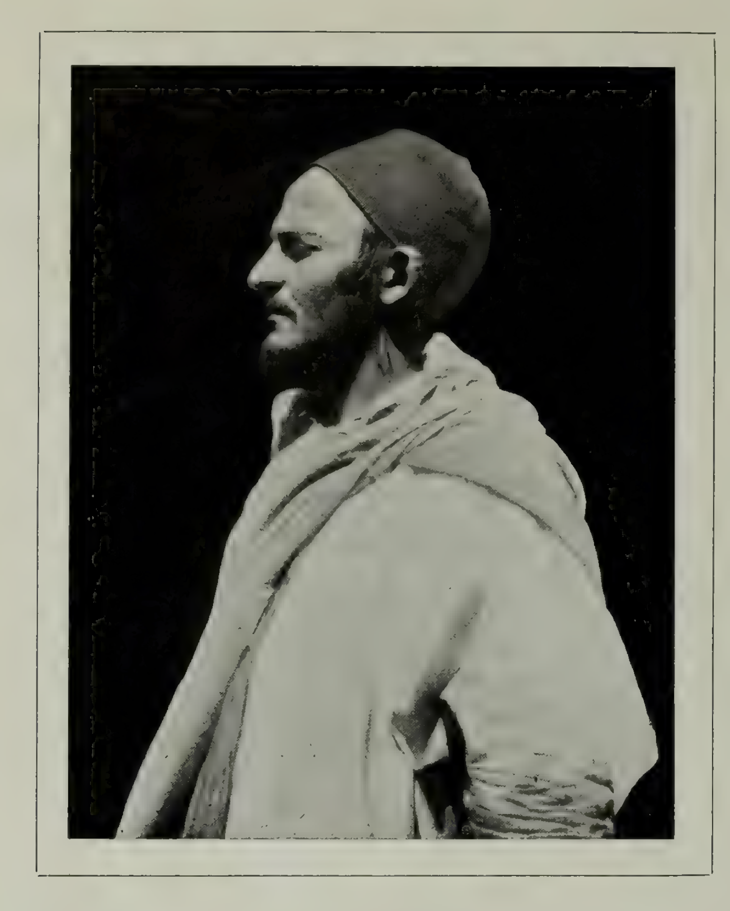
La politique intéressée et égoïste des puissances maritimes de la chrétienté a admirablement servi leur rapacité en les laissant jouir du privilège lucratif de piller impunément le commerce européen, les incitant même au brigandage, en leur faisant cadeau de bois de construction pour leurs navires, et même de navires prêts à la course, et de tous les engins de guerre.

Les Turcs, mêlés aux affaires publiques, n'ayant pas à craindre une bien grande concurrence, puisque leur caste seule était admise au partage des honneurs et des richesses, avaient toujours de belles espérances ; elles étaient souvent réalisées, mais souvent aussi elles étaient ruinées par la confiscation et le bannissement qui suivaient les fréquentes conspirations.

Ils trouvaient une sécurité relative, au moins pour leurs biens, en contractant des alliances avec les Maures ; car le gouvernement turc, si barbare qu'il fût, assurait cependant l'inviolabilité du Maure et de ses propriétés, pourvu qu'il ne fût pas compromis dans des intrigues politiques.

Ces alliances ont accumulé de grandes richesses ; on citait des héritages de plusieurs millions. Elles ont donné naissance à une race améliorée, le Coulougli ; le caractère mâle, prudent et astucieux du Turc s'amendant sous l'influence de la mollesse et de la frivolité du Maure. Les Couloughs jouissant de certains privilèges qui en faisaient une caste d'élite, acquirent une richesse et une influence dont ils se servirent pour tenter de s'affranchir du despotisme des janissaires (conspiration de 1626).

Ayant échoué, ils furent bannis et subirent un amoindrissement dont ils ne parvinrent pas à se relever. Les Turcs restèrent les seuls maîtres et dispensateurs des places lucratives et des moyens de faire fortune.



JUIF INDIGÈNE

Voici la composition de la population d'El-Djezaïr :

— Une petite minorité de Turcs ; installés passagèrement dans le pays, ou absorbés par des alliances avec les Maures; ils eussent promptement disparu sans l'arrivée incessante de nouvelles recrues. Leur domination brutale pesait lourdement sur la population entière, paralysant toute tentative industrielle ou commerciale, et à plus forte raison toute manifestation industrielle.

— Les Maures, fond de la population de la ville, sont en grande majorité. Ce sont d'anciens habitants de la Maurétanie, envahis et subjugués par les Arabes sémites venus d'Arabie. Ils firent ensemble la conquête de l'Espagne et, lorsqu'ils en furent chassés, revinrent en Afrique, s'installant de préférence dans les villes, tandis que les Arabes reprenaient leur vie nomade.

— Quelques Biskris, Arabes de Biskra, généralement besogneux, venus à la recherche d'une existence moins dure.

— Des Mozabites, habitants des oasis du M'zab, race d'origine berbère, comme les Kabyles ; laborieux et bons commerçants, leur colonie a prospéré beaucoup sous notre domination.

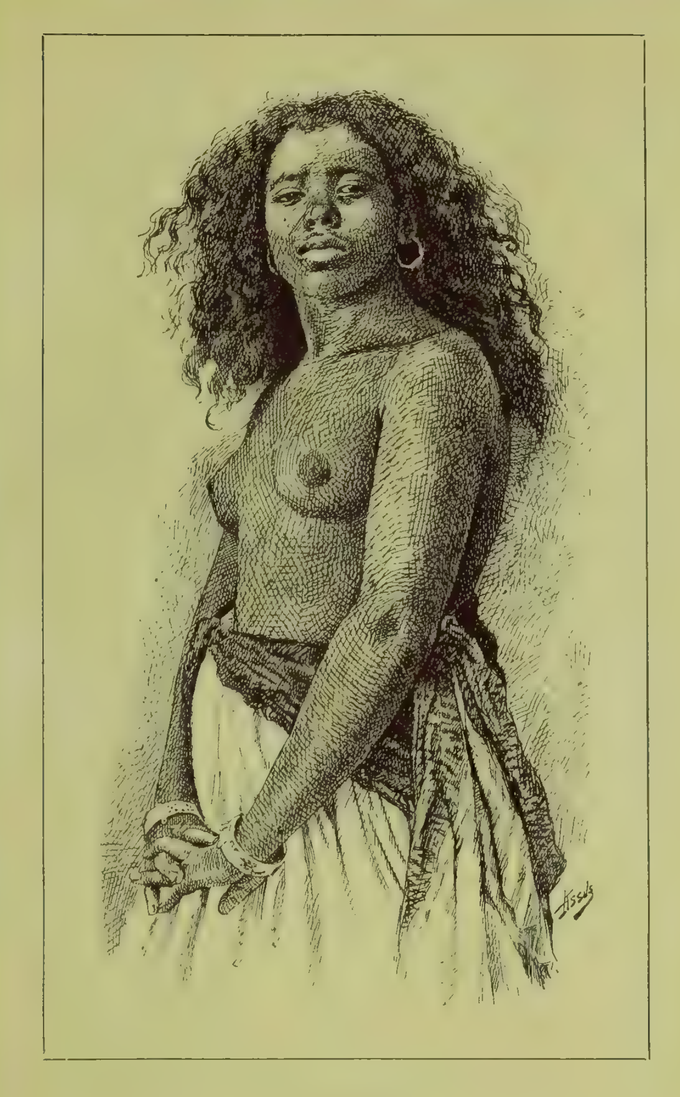
— Les Kabyles, jaloux de leur indépendance, avaient échappé dans leurs montagnes au joug des Turcs, ils y restaient et évitaient le contact de l'oppresseur. Chez eux se réfugiaient fréquemment des prisonniers des Turcs. On prétend qu'une tribu de Kabylie, les *Beni-Fraoucen* (issus de Français) fut fondée par un de Montmorency qui était parvenu à s'échapper des galères du Dey avec quelques compagnons d'infortune.

— Les Juifs, au nombre d'environ 2.000 ou 2.500, malgré les traitements cruels que les Musulmans leur faisaient subir ; ils vivaient dans la servitude la plus abjecte, bannis et méprisés, pillés aussitôt qu'ils avaient pu amasser quelque richesse.

Cependant, deux familles juives, les Bacri et les Busnah, par leur habileté et leur courage, parvinrent, dès 1794, à se créer une importance considérable dans la régence et à maintenir les deys sous leur domination.

C'est grâce à l'endurance opiniâtre des Juifs que le petit commerce put naître et se développer dans les premières années de notre prise de possession.

— Les Chrétiens libres étaient en nombre très limité; c'étaient des agents consulaires ou commerciaux. Les captifs étaient plus nombreux, grâce à la piraterie ; ils étaient employés à tous les travaux, et ramaient sur les galères ; leur vie était dure. Le Turc les vendait ou les gardait s'il en espérait une rançon lucrative ; souvent, utilisant leurs aptitudes professionnelles, il les employait dans les travaux de construction et de décoration ; il les louait aussi aux étrangers comme serviteurs.



SOUDANAISE

— Les Nègres, esclaves du Soudan, étaient très recherchés, et toute maison respectable en possédait un grand nombre. On en comptait douze mille, au moins, dans la ville. C'étaient de beaux Soudanais, taillés en hercules ; ils étaient aimés et bien soignés par leurs maîtres qui les considéraient comme faisant partie de la famille ; du reste, ces domestiques leur étaient dévoués ; lorsque à notre arrivée en Algérie l'esclavage fut aboli, tous restèrent bénévolement avec leurs maîtres.



LES REMPARTS BAB-EL-OUED

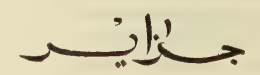
Le Lycée occupe le fossé des remparts, jusqu'à la Mosquée Sidi-Abderhaman

CAFÉ ET FONTAINE DE LA PORTE BAB-EL-OUED

Emplacement actuellement occupé par la façade du Lycée

ALGER

DJEZAÏR



Son Port, ses Fortifications et une partie de ses environs d'après d'anciens documens authentiques et des renseignemens récens communiqués par

Mr X B.

Adjoint à la mission de Mr le Comte de la Bretonnière, en Juillet 1829, auprès de la Régence d'Alger

LEGENDE

a Point de débarquement de CHARLES QUINT en 1541
b Fours construits par les Espagnols en 1775
c Aqueduc
d Citernes
e Tombeau du Dey qui périt [illegible] en 1755
f Tentes ou campemens des troupes employées aux batteries, ou à la garde des côtes
g Cimetières des Deys ou les cinq Citernes
h Porte Bab Azoun باب ازون
i Porte de la Pêcherie
j Porte de la Marine Bab-el bahr باب البحر
k Porte Bab el Wed باب الواد
l Porte neuve Bab-djedid باب جديد
m Casernes des Joldach ou Janissaires
n Mosquées
o Tombeaux des cinq Deys élus et tués le même jour
p Vaisseau Amiral la Reine Charlotte de 110 canons monté par Lord Exmouth en 1816
q Mouillage du vaisseau la Provence août 1829, — fond de Corail dangereux
r Kiosque du Ministère de la Marine
1 Batterie de
2 — — de 6 Canons de 24
3 — — de 4 — — de 24
4 — — de 5 — — de 24 et 4 de 18
5 — — de 3 — — de 18
6 Fort des pêcheurs 15 Canons de 24
7 Batterie de 3 Canons de 18
8 Batterie formidable de Canons de 48 et de 36 qui empêche d'entrer à force ouverte dans le Port et de tourner le Môle
9 Batterie de 10 Canons de 24
10 Quai ou Môle fermant le port
11 Môle de défense de 117 Canons de 48 et 24
12 Château du Phare, 53 Canons
13 Batterie de 25 Canons de [illegible] et 7 Mortiers de gros calibre
14 Batterie de 4 Canons de 4
15 — de 6 [illegible]
16 — d[illegible]
17 —
18 — de
19 — de

Alger [illegible] Elle est appelée Djezaïr par les Arabes et les Turcs comme qui est le pluriel arabe de Djezireh (île) indique que la ville après son nom de l'endroit où est située [illegible] qui était jadis une île, a été joint au continent vers 1519 par la jetée en pierre, qui forme aujourd'hui le môle, cette construction exécutée sous les ordres de Khaireddin Pacha (Barberousse) est l'ouvrage des prisonniers espagnols. Dans les actes du gouvernement Alger est aussi appelé Djezaïr-gharb (Alger de Barbarie) El-mahrouça (la bien gardée), et Dar el-djihad (la Cité guerrière)

Gouvernement

République militaire avec un chef électif nommé à vie appelé Dey. Le Dey actuel est Hussein Pacha

Population

Environ 80 000 âmes, Turcs, Maures, Juifs et quelques Chrétiens

Garnison

4 à 5000 hommes

Edifices publics

9 grandes Mosquées et 50 petites, 3 Collèges, 5 Bagnes, 6 Casernes, plusieurs Bazars, fontaines, Bains d'étuve, Palais du Dey et environ 8000 maisons de deux à trois étages, pour la plupart couvertes en terrasses, communiquant entre elles une seule rue un peu large; toutes les autres étroites et mal entretenues

Marine

Une grande Frégate en mauvais état, trois Corvettes, deux Bricks, cinq Goëlettes et une quarantaine de Chaloupes Canonnières

Distance de Toulon 133 lieues, de Mahon 70
Latitude nord 36° 48' 36" au fanal
Longitude Est du méridien de Paris 0° 41' 5" ou en temps 0h 2' 44"

(Nota) La végétation indiquée sur le plan est formée en grande partie d'Aloès, de Cactus, de Figuiers, de Myrthes et de quelques arbres des Climats Septentrionaux

Château de l'Empereur

ALGER

Faubourg de Bab-Azoun

Fort de Bab-Azoun

Darse

Marine

Nouveau Fort

Cimetière

Campagne du Dey

Fort des Anglais

MER MEDITERRANEE

Elevation du côté S O de la Ville

Coupe sur la ligne c d

Plan du Château de l'Empereur

Elevation du côté N O de la Ville

Façade de la Ville du côté de la Mer

Elevation de la Marine du côté de la Mer

Imp. Lith. de Knecht et Roissy



La blanche cité d'avant 1830 est ceinte de hauts remparts et entourée de vastes cimetières incultes. Sa campagne très fraîche et très boisée est parsemée de nombreuses habitations de luxe. Du reste, aucune route carrossable, seulement d'antiques chemins romains et des sentiers ombreux.

La ville, assise sur une colline, est divisée en deux parties, séparées par une grande artère principale qui va de la porte El-Oued, au Nord, à la porte Azoun, au Sud ; c'est la *Souk-el-Kebir* (rue du Grand Marché), la seule où la circulation en voiture fût possible ; elle était bordée de nombreuses boutiques qui ont motivé son nom, nom auquel nous avons substitué ceux de Bab-Azoun et Bab-el-Oued.

Les autres rues importantes sont la rue de la Marine qui, partant de l'emplacement de la future place du Gouvernement, va à la porte El-Djezaïr ; puis, au Nord, la rue de la Casbah, qui monte à la citadelle ; au Sud, la rue Porte-Neuve, qui va à Bab-Djedid *(Porte-Neuve)* par laquelle entra notre armée en 1830.

Le plan dressé en 1829, par un attaché à la mission du comte de la Bretonnière, indique le tracé de ces rues d'une façon assez précise ; l'ensemble du plan est très intéressant par l'exactitude des renseignements qu'il donne.

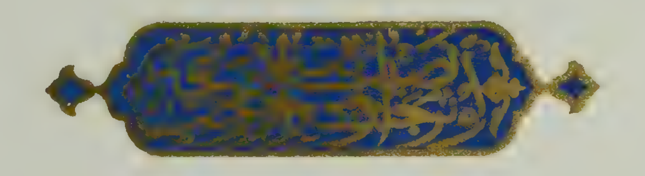
Quant au reste, c'est un fouillis de ruelles et d'impasses entre lesquelles et par-dessus lesquelles s'entassent et s'enchevêtrent les maisons, sans laisser libre le moindre espace où puissent pénétrer air et lumière :

Mine de plâtre blanc échelonnant le sol,
Sans un arbre dont l'ombre y fasse parasol ;
Vrai fouillis de maisons sans art mais non sans grâce
Entre elles faisant corps et toutes en terrasses
Si bien qu'on peut aller, aéronaute à pié,
L'un chez l'autre, le soir, fumer le latakié.

(A. de Chancel.)

Telle était El-Djezaïr en 1830 ; sans industrie, avec un commerce bien rudimentaire et une insécurité complète. Elle a pu cependant devenir une des villes du monde dont le numéraire était le plus important. Cette abondance d'argent explique le luxe somptueux dont s'entouraient ces Barbares exempts de besoins et restés volontairement dans l'ignorance des raffinements de la civilisation.

C'est, en définitive, la période du règne des deys de 1711 à 1830, qui a façonné El-Djezaïr ; ce sont ces 119 années d'une sorte de république militaire, gouvernée par un despote électif, qui formèrent l'état social que notre arrivée bouleversa si profondément, causant la disparition complète des Turcs et conséquemment celle des Coulouglis, la ruine des Maures, le relèvement des Juifs, l'extinction lente des Nègres.



LES REMPARTS BAB-AZOUN ET LA BAIE



PORTE BAB-EL-OUED

(Vue de l'extérieur de la ville ; à gauche est actuellement le Lycée)

PORTE BAB-EL OUED

(Vue de l'intérieur de la ville ; l'état primitif est déjà altéré, encore que ce dessin ait été pris en 1840)

Vue Panoramique du Vieil Alger

A B C

Toute cette partie du rivage est occupée par le Boulevard de la République et le Boulevard Carnot.
Le palmier au-dessous de A est celui du Boulevard Bugeaud, ou du moins celui qui était à sa place car il tomba vers 1860.
Au-dessous de B est la caserne d'infanterie qui servit longtemps de collège. Aujourd'hui sur cet emplacement est le Square de la République.
La ligne des fortifications est remplacée par le Boulevard Gambetta.
Le minaret au-dessous de C est celui de la Mosquée dont la démolition fut nécessitée par l'aménagement de la place du Gouvernement.



ALGER, telle que nous la trouvions en 1830, était aussi impropre que possible à notre façon de vivre et à nos besoins.

Aussi ce ne fut pas l'envie de démolir qui manqua aux premiers occupants, mais la possibilité de réédifier. On ne détruisit que ce qui devait nécessairement disparaître, agissant avec lenteur ; car pendant plus de dix ans la question d'occupation définitive resta en discussion. M. Léon Blondel, directeur des finances, dans son ouvrage sur la nécessité de conserver l'Algérie, écrivait en 1838 : *Lorsque des hommes de mérite les plus distingués sont rangés parmi les adversaires de la colonie et l'attaquent avec énergie, lorsque, etc... est-il extraordinaire de demander si l'intérêt réel de la France n'en réclame pas l'abandon.* Aussi, pendant plus de dix ans on ne fit que du provisoire.

Voici quel était l'aspect d'Alger dans les premières années de l'occupation française, d'après Fromentin :

« Alger se montre déployée de profil et descendant par échelons les degrés escarpés de la haute colline. Quelle ville, mon cher ami ! les Arabes l'appelaient El-Bahadja, la Blanche, et comme elle est encore la bien nommée ! A vrai dire, elle est déshonorée, puisque elle est française L'enceinte hautaine de ses remparts turcs, cette vieille ceinture ardente et brunie est brisée partout, et déjà ne la contient plus tout entière ; la haute ville a perdu ses minarets, et, peut-être, y pourrait-on compter quelques toitures.

« Toutes les nations de l'Europe et du monde viennent, aujourd'hui, par tous les vents, amarrer leurs navires de guerre et de commerce au pied de la grande mosquée ; Bordj-el-Fannar n'effraye plus personne, et se pavoise du drapeau tricolore en signe de ralliement. N'importe, Alger demeure toujours la capitale et la vraie reine des Moghrebins. Elle a toujours sa Kasbah pour couronne, avec un cyprès, dernier vestige apparent des jardins intérieurs du dey Hussein : un maigre cyprès pointant dans le ciel comme un fil sombre, mais qui, de loin, ressemble à une aigrette sur un turban.



RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE
(Sabath et Arousse — Voûte des Colonne)

« Quoi qu'on fasse, elle est encore et pour longtemps, j'espère, El-Bahadja, c'est-à-dire la plus blanche ville, peut-être, de tout l'Orient. Et quand le soleil se lève pour l'éclairer, quand elle s'illumine et se colore à ce rayon vermeil qui, tous les matins, lui vient de la Mecque, on la croirait sortie de la veille d'un immense bloc de marbre blanc, veiné de rose. »

La trop grande déclivité du terrain ne permit d'abord d'utiliser que la partie basse longeant la mer, et toute la partie supérieure longtemps resta presque intacte. Depuis le port jusqu'à la citadelle de la Casbah, la ville n'a que 650 mètres de développement, et la différence de niveau est de 117 mètres, soit une pente moyenne de 18 centimètres par mètre ; aussi les rues transversales sont-elles à escaliers.

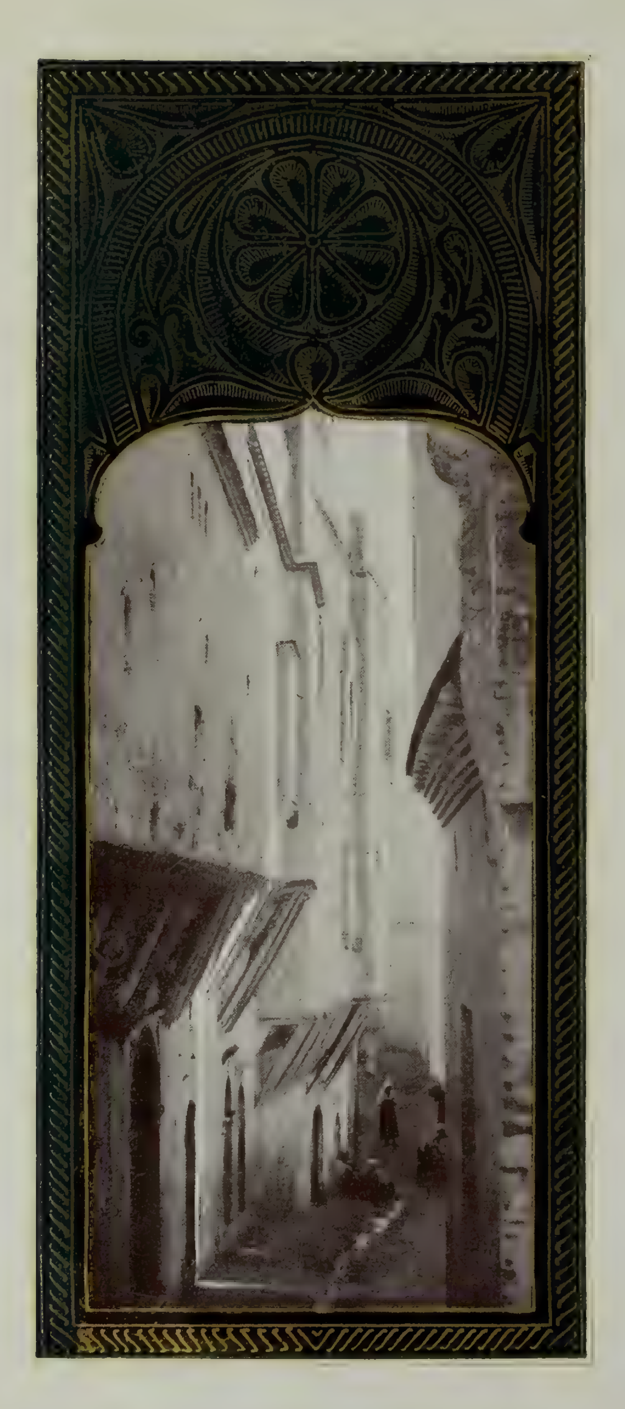
Cependant, l'envahissement s'accentue peu à peu, substituant la banalité des maisons de rapport au pittoresque des constructions mauresques ; opposant des bâtisses d'aspect sale et maussade, sans style, insalubres et incommodes, aux jolies fantaisies indigènes, éclatantes d'une fraîche blancheur, ou mystérieuses dans l'ombre discrète de voûtes profondes.

Les rues de la Casbah et Porte-Neuve, artères principales, ne furent pas épargnées malgré leur forte déclivité ; elles conservèrent cependant un caractère tout spécial et une très vivante animation ; dans la rue Porte-Neuve, surtout, grouille toujours une nombreuse population cosmopolite. Aux Maures, Turcs, Nègres et Juifs, sont venus s'amalgamer des Français, Marseillais pour la plupart, des Espagnols, des Italiens, des Maltais ; tous restent semblables à eux-mêmes dans un milieu qui n'est plus le leur, mais qui leur est admirablement approprié. Aussi bariolés au moral qu'au physique, ils vivent côte à côte sans heurt, mais aussi



Notre caricaturiste Assus a fixé avec esprit les principaux spécimens de ces humbles précurseurs de l'harmonie universelle : il a fait non pas des caricatures mais plutôt des portraits d'une fidélité parfaite, en lesquels tout vieil Algérien reconnaîtra des types qu'il a coudoyés dans la rue.

sans mélange ; ils parlent une même langue, le *sabir* qu'ils ont créé eux-mêmes.



RUE DES SARRAZINS

(Djemaa ben Rékiss — Mosquée de ben Rekissa)

Au point de vue archéologique et pittoresque, la ville a subi des atteintes déplorables qui, malheureusement, ne sont pas circonscrites à l'ouverture et à l'élargissement de quelques voies carrossables ; le mal est plus profond.

En effet, lorsqu'une vieille maison cède à la fatigue, lorsque ses béquilles en rondins de thuya ne la peuvent plus soutenir, on l'achève ; on achevait ainsi les vieillards inutiles dans les âges primitifs. Et dans cette cité des gueux, qui se soutiennent entre eux, si l'un vient à défaillir, son voisin le suit dans sa chute.

Les maisons mauresques font les capucins de cartes ; aussi combien en reste-t-il aujourd'hui, combien en restera-t-il demain ? Combien pourront résister à ces deux terribles ennemis qui font la vie avec la destruction : *Vieillesse et Progrès !*

L'enceinte de la ville contenait en 1830 environ 12.200 maisons d'habitation. On peut estimer à plus d'un tiers le nombre qui a aujourd'hui disparu sous la pioche de nos démolisseurs municipaux ; il en resterait donc encore environ 8.000, presque toutes dans la partie haute de la ville, très peu dans le quartier bas.

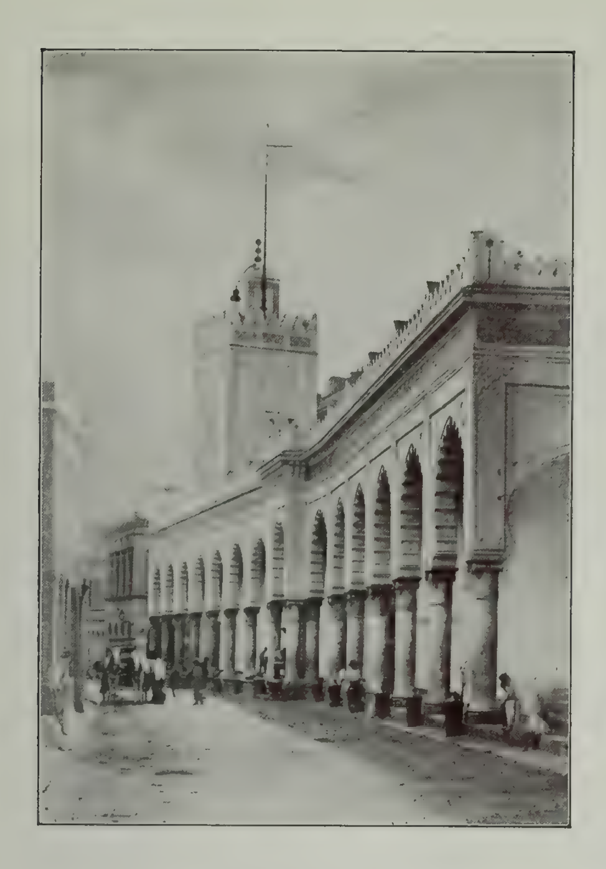
C'est assez pour pouvoir, par la pensée, reconstituer *El-Djezaïr* d'autrefois. Ce serait encore presque assez pour, à l'instar de Carcassonne, sauver une cité, la cité barbaresque.

Ce sont, malheureusement, les plus belles, les plus somptueuses maisons qui ont disparu ; étant situées dans le quartier bas, ce sont elles qui durent, d'abord, céder la place à l'envahissement de notre civilisation européenne.

Le Gouvernement, pour les besoins des services publics, en a conservé quelques-unes, mais en les altérant par des travaux d'appropriation, nécessaires quoique


PLAN D'ALGER
ET DES ENVIRONS
DRESSÉ AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA GUERRE
Par ordre
DE M. LE M^al DUC DE DALMATIE
MINISTRE DE LA GUERRE
Sous la direction
DE M. LE LIEUT.^t GÉN.^al PELET
PARIS 1832
RADE D'ALGER
MOUILLAGE DU COMMERCE
PORT
MARINE
MER MÉDITERRANÉE
Place du Gouvernement
Nouveau Quai
FAUBOURG DE BAB AZOUN
FAUB.^G DE BAB EL OUED
FORT DES 24 HEURES
KASBAH
Terres cultivées
Cimetières
Phare
Plage des Baigneurs
Beuries du Dey
ÉCHELLES
Mètres
Toises





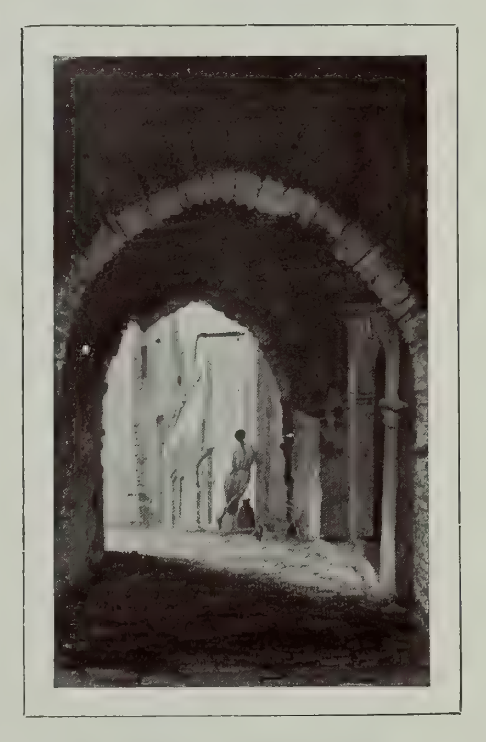
RUE DE LA MARINE

Vint ensuite le tour des rues Bab-Azoun, Bab-el-Oued et de Chartres, puis la création de la place de Chartres, où fut transféré le marché aux légumes, qui se tenait d'abord sur la place du Gouvernement. Ce marché en plein air fut une des curiosités les plus pittoresques d'Alger. L'après-midi le marchand de légumes y était remplacé par le bric-à-brac, le bouquiniste, le marchand de vieilles ferrailles. Pour le chercheur il y avait là des mines inépuisables de curiosités surprenantes. Ces mines étaient alimentées par le vieux brocanteur juif, draineur de tous les déchets, tirant argent de tout, extirpant un bénéfice des non-valeurs les plus invraisemblables.

Sur la place de Chartres, le chercheur assidu découvrait des meubles de styles, des éditions rares, échoués là après des vicissitudes probablement tragiques.

Voici d'abord un plan daté de 1832, il marque exactement l'état des lieux à l'époque de notre prise de possession, indique l'affectation à nos besoins de tous les édifices du gouvernement turc, et figure déjà les projets de la place du Gouvernement, de la rue de la Marine, du nouveau quai et de la route des Tournants-Rovigo.

Parmi les constructions qu'il a fallu raser pour établir la place du Gouvernement, était une mosquée dont les colonnes de marbre ont été utilisées, par mon père, dans la construction des arcades de la rue de la Marine, le long de la Mosquée Djemâa-Kebir ; cette rue, la première, fut élargie et soumise aux règlements d'une voirie naissante. Ce fut la première aussi dans laquelle s'installèrent les commerçants français.



RUE BEN ALI

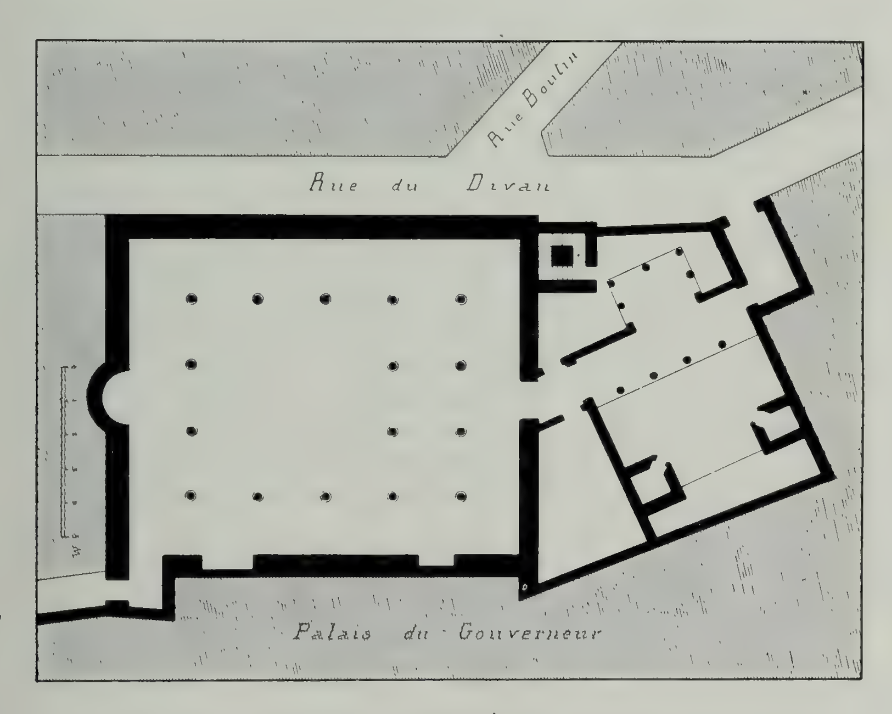
MOSQUÉE DE LA RUE DU DIVAN

A l'extrémité de la rue de Chartres, on démolit quelques maisons pour former une petite place qui dégagea une belle mosquée et deux riches maisons mauresques. Ces deux maisons devinrent l'une le palais du Gouverneur, profondément altéré par des travaux d'appropriation et d'agrandissement ; l'autre le palais épiscopal resté presque pur ; c'était la maison des hôtes de distinction, elle faisait corps avec la Djeninah, ancienne résidence des Deys. La mosquée fut affectée au culte catholique : elle était composée d'une élégante coupole de 12 mètres de diamètre, reposant sur des colonnes en marbre ; ce sont celles de la nef de la cathédrale d'aujourd'hui ; construite à la fin du XVIe siècle, elle fut restaurée en 1794. On disait d'elle : *Ses splendeurs ont souri sur l'horizon du siècle.*

Les Maures, voyant une de leurs plus belles mosquées passer au Dieu des vainqueurs, prétendirent que Mahomet ne permettrait pas aux *Roumis* d'achever leurs travaux d'appropriation.

Il sembla, en effet, que leur prédiction s'accomplissait ; car plus d'un demi-siècle s'écoula avant que l'église, devenue cathédrale, pût enfin être achevée.

Il y avait à ce moment plus de vingt mosquées dans l'enceinte de la ville, peu ont été détruites ; leur grand mérite est d'être empreintes d'un caractère de très profond recueillement ; elles sont bien la maison dans laquelle on vient pour se rapprocher de Dieu.



PLAN DE LA MOSQUÉE DU DIVAN
TRANSFORMÉE EN ÉGLISE CATHOLIQUE, PUIS EN CATHÉDRALE



RAMPE ROVIGO

Partie supérieure des fortifications Bab-Azoun ; fontaine située en face la Porte-Neuve



FONTAINE DE LA RUE KLÉBER

La campagne d'Alger était abondamment pourvue d'eau ; ses jardins étaient arrosés par des norias peu profondes et susceptibles d'un assez grand débit ; dans tous les ravins coulait un ruisseau, même en été.

La ville n'était pas aussi bien partagée, malgré qu'elle fût alimentée par les aqueducs d'Aïn-Zeboudja dans sa partie haute, du Télemly dans sa partie médiane, et du Hamma dans sa partie basse. Malheureusement ces aqueducs, mal établis avec des tuyaux en poteries fréquemment engorgés et disjoints, débitaient une eau insuffisante ; aussi toutes les habitations avaient une citerne et un puits, mais la citerne était irrégulièrement alimentée par les eaux pluviales et le puits donnait une eau saumâtre. Toutefois, la ville ne pouvait ainsi être privée complètement d'eau par une éventualité telle que guerre, sécheresse excessive ou rupture d'aqueduc. Cette précaution fut reconnue si utile que le Gouverneur Général, par arrêté du 16 août 1836, prescrivait l'établissement d'une citerne ou d'un puits dans toute construction nouvelle.

Du reste, les fontaines publiques étaient assez nombreuses dans l'intérieur de la ville, et toujours, pendant la matinée, entourées d'une nombreuse clientèle.

Chacun s'y pourvoyait ; les bourgeois confiaient ce service au *Biskri*, Arabe du Sud, originaire de Biskra, qui, chaque matin, dans sa grande cruche en cuivre patiné, apportait à la maison la provision d'eau de la journée.



AQUEDUC DU HAMMA DONT L'EMPLACEMENT EST ACTUELLEMENT OCCUPÉ PAR L'USINE A GAZ



BISKRI

sécurité était complète, le calme le plus parfait régnait dans la haute ville.

Le nettoyage était confié à de misérables *bourricots*, à la croupe ensanglantée par la brutalité de leur conducteur m'zabite ; ils n'ont pas encore pu être remplacés dans la haute ville, mais leur sort est un peu amélioré par la Société Protectrice des Animaux.

A cette époque, la vie était large, les relations faciles et agréables ; la société était fière de compter parmi ses membres des noms tels que ceux d'Horace Vernet, Fromentin, Louis Jourdan, Richard Cobden, Ernest Reyer, Charles Cordier, Paul de Molènes.

La place du Gouvernement était un véritable forum où chaque jour venaient se mêler à la bourgeoisie algéroise les fonctionnaires civils et militaires de tous grades. Le soir, la musique militaire y réunissait la société tout entière.

Pénétrant dans l'habitation, comme chez lui, il était bientôt le familier de tous, puis le factotum indispensable. L'après-midi, il devenait gardien de la maison et, au besoin, bonne d'enfant ; sa probité était légendaire.

Aujourd'hui le Biskri n'existe plus ; il est remplacé par l'*eau et gaz à tous les étages*, comme la jeune Juive, *bonne à tout faire*, est remplacée par la cuisinière professionnelle.

Dans cet embryon de ville européenne, les habitations étant, pour la plupart, inaccessibles aux voitures, les élégantes se rendaient en chaises à porteur aux réunions mondaines. La nuit, l'éclairage consistait en une lanterne de papier que chaque citadin portait avec lui. Plus tard seulement apparut le pittoresque réverbère, dont la lumière mobile animait les ténèbres sans les dissiper. Cependant la



RETOUR DU MARCHÉ

Pendant longtemps l'activité européenne se contenta de ces quelques rues carrossables : Bab-Azoun, Bab-el-Oued, de la Marine et de Chartres.

La population avait cependant pris un développement assez important, grâce surtout à l'immigration des Espagnols.

Voici quel était au 31 décembre 1845 l'état de la population d'Alger et de ses faubourgs :

Français	24 728
Maltais et sujets anglais	4.240
Espagnols	14.749
Italiens	3.115
Divers	4.561
Musulmans	17.858
Nègres	1.380
Israélites	5.758
TOTAL	76.389

Le plan de 1846 montre qu'à cette époque la ville n'avait pas encore été profondément modifiée. La haute ville était presque intacte et volontiers habitée par les Européens.

La statue équestre du duc d'Orléans, due à Marochetti, venait d'être érigée le 28 octobre 1845 sur la place du Gouvernement ; trois ans après, la révolution plantait devant elle un arbre de la liberté.

La Djeninah existait encore, c'était un grand bâtiment sans caractère, assemblage irrégulier de constructions entourant deux grandes cours à arcades et un petit jardin (*Djeninah*), le seul qui existât dans la ville et qui donna son nom à l'édifice ; elle fut pendant longtemps la résidence des Deys ; ils y habitèrent jusqu'à ce que fatigués d'y être assassinés, ils se réfugièrent dans la citadelle de la Casbah. Les constructions situées à droite et en prolongement du Palais servaient d'entrepôt aux prises des corsaires ; notre administration militaire y installa sa manutention.

En 1854, la Djeninah subit un incendie peu important, mais qui cependant détermina sa démolition.



RUE PORTE-NEUVE

Bourricotier procédant au nettoyage d'une rue dans la haute ville


PLAN GÉNÉRAL
DE LA VILLE
D'ALGER
et de ses Faubourgs
Dressé d'après les documents les plus récents
ET ACCOMPAGNÉ
PAR
M.A. Berbrugger
GRAVÉ PAR J. PRICT
DUBOS FRÈRES & MAREST
Éditeurs
A PARIS
Rue St Marguerite St G. 18
1846
PORT D'ALGER
LE MOLE
Nouvel Hopital Militaire
PLACE des Troglodites
PLACE ROYALE
Fortifications
LIMITES
MILITAIRES
Aqueduc
Fourages
LA SANTÉ



LA DJENINAH, D'APRÈS UN CLICHÉ PHOTOGRAPHIQUE SUR PAPIER



LA DJENINAH, D'APRÈS UN DESSIN PRIS AVANT QUE LE MARCHÉ FUT TRANSFÉRÉ SUR LA PLACE DE CHARTRES



QUARTIER BAB-EL-OUED

Le quartier Bab-el-Oued, assis au bord de la mer, baignait encore ses maisons dans le flot bleu. Le quartier Bab-Azoun était plus francisé ; cependant le Collège était toujours dans sa vieille caserne d'infanterie, et la rue Bab-Azoun était loin d'avoir son aspect d'aujourd'hui ; les boutiques y étaient assez rares, le commerce se portait plutôt dans la rue de la Marine, qui était alors la plus animée de la ville.

La Porte-Neuve, par laquelle l'armée française fit son entrée dans Alger, existait encore.

Le vieux port turc, la Darse, repaire des écumeurs de mer, avait un caractère bien spécial. L'habitation du chef de la Marine Turque, aujourd'hui l'Amirauté, entourée de balcons en bois découpé, abritée sous ses stores de couleur, était élégante sur sa base de voûtes massives ; au fond, les ateliers et les entrepôts de la Marine alignent encore leurs arcades sous les batteries turques dont elles semblent former le socle. Le Peñon espagnol, dominé par la tour du phare, découpe sa silhouette sur le ciel ; à droite, au fond de son porche, la belle Porte des Lions donne accès à l'Arsenal Turc ; le long du quai s'amarraient les balancelles des pêcheurs napolitains. L'entrée du port était fermée par une chaîne tendue d'une rive à l'autre.

Cet ensemble, tout imprégné d'une belle lumière dorée, se reflétant dans l'azur calme du petit port, jadis si redoutable, formait un tableau d'une grande allure.

Quoique altéré assez profondément, il est encore très beau et mérite qu'on en conserve précieusement ce qui nous en reste.



LE VIEUX PORT TURC

VOUTES SOUS L'AMIRAUTÉ



CARRIÈRES DE BAB-EL-OUED

Le plan de 1846 indique les limites des terrains militaires sur lesquels, de 1846 à 1854, seront construites les fortifications de la ville française, ne lui laissant accès que par quatre portes : les Portes d'Isly, Baz-Azoun, Bab-el-Oued et du Sahel. Il marque en lignes pointillées le tracé nouveau, adopté alors pour les jetées du port.

La jetée Nord avait déjà subi deux déviations successives ; car, à mesure que les travaux avançaient, l'espace qu'on réservait au port était reconnu trop restreint. Les besoins, heureusement, se développaient plus rapidement que n'avançaient les travaux. Si, pour l'enceinte de la ville il en eût été comme pour celle du port, on n'eût pas, quarante-cinq ans après l'avoir construite, été contraint de la démolir.

Dans l'intérieur des limites de la ville, le plan indique, au Sud, les alignements d'un quartier nouveau, le quartier d'Isly, en voie de création ; au Nord, le jardin des Condamnés et la place des Troglodytes.

On commence à avoir de la stabilité dans les idées et de la confiance dans l'avenir ; on construit avec plus de soins ; il y a une différence énorme entre les maisons à arcades des rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued, construites de 1830 à 1840, et celles de la rue d'Isly.

Le jardin des Condamnés, appelé aujourd'hui jardin Marengo. a été créé par les condamnés militaires sous la direction du colonel Marengo. Une assez grande partie de la zone inférieure lui a été prise pour la construction du lycée, en 1868.





MOSQUÉE DE SIDI-ABDERHAMAN

Dans la partie supérieure est enclavée la ravissante mosquée Sidi-Abderhaman ; le marabout Sidi-Abderhaman-el-Foaldi s'était acquis une très grande admiration par sa vie exemplaire ; à sa mort, en 1471, ses contemporains élevèrent une mosquée et une zaouïa sur le lieu où il fut inhumé. Un pittoresque chemin bordé de tombes mène à l'entrée, abritée sous son vieux cyprès. Les dimensions en sont très exiguës, mais l'édifice a du style ; le minaret est le seul, de toutes les mosquées d'Alger, qui affecte une recherche architecturale ; la salle dans laquelle sont conservés les restes du vénéré Sidi Abderhaman a un grand caractère ; ses murs sont revêtus de faïences de Perse et de Rhodes d'une très grande valeur ; peu de musées d'Europe en possèdent d'aussi belles. Les trophées d'étendards de soie et d'or drapés sur le mausolée, sont fidèles gardiens d'un pieux souvenir ; des offrandes, lustres, lanternes, pendules, d'un clinquant profane, constrastent étrangement dans ce milieu sincèrement et naïvement religieux.

Sidi-Abderhaman est surtout vénéré par les femmes, et l accès de son mausolée leur est exclusivement réservé le vendredi, elles viennent y brûler des cierges pour devenir fécondes.

Devant la mosquée, dans un enclos enso-

MAUSOLÉE DE SIDI-ABDERHAMAN-ET-FSALDI



CIMETIÈRE DE LA MOSQUÉE SIDI-ABDERHAMAN

leillé, un petit cimetière, d'une naïve simplicité, donne une douce impression de renoncement à la vie et d'insouciance de la mort. Le Musulman n'appréhende pas la mort ; il semble la considérer encore comme un changement de vie, comme un voyage, plutôt que comme une dissolution de l'être.

CIMETIÈRE DE BEN ALI

Chaque tombeau est toujours muni de deux petits récipients destinés à contenir l'eau et la nourriture nécessaires au voyageur qu'il recouvre. Du reste, il est fataliste : quand la mort vient frapper à sa porte, elle doit la trouver ouverte.

Les cimetières sont des lieux de rendez-vous où il est permis aux femmes de se rencontrer le vendredi ; elles babillent entre elles, adressent leurs suppliques au Marabout vénéré, et espèrent, moyennant quelques *ex-voto*, obtenir de lui la guérison de leurs maux ou la réalisation de leurs vœux.

Dans le cimetière de la rue Ben-Ali, notamment, est le tombeau d'un marabout réputé pour la guérison des maladies d'estomac.

Certain jour de la semaine, les femmes s'y rendent, le cimetière leur étant réservé. Réunies par groupes, elles préparent en commun le couscous et le café. La journée se passe en prières, collations et bavardages.



La place des Troglodytes, appelée plus tard esplanade de l'Arsenal, est transformée aujourd'hui en un quartier nouveau de la ville ; elle contenait, juché sur un massif de calcaire bleu, un vieux fort, le Sitti-Takelilt, dit *Fort des Vingt-Quatre Heures*, parce que Charles-Quint l'occupa pendant vingt-quatre heures.



Tout est simple, tout est nu, tout est doux, tout est paisible en ces asiles de foi. (GUY DE MAUPASSANT)

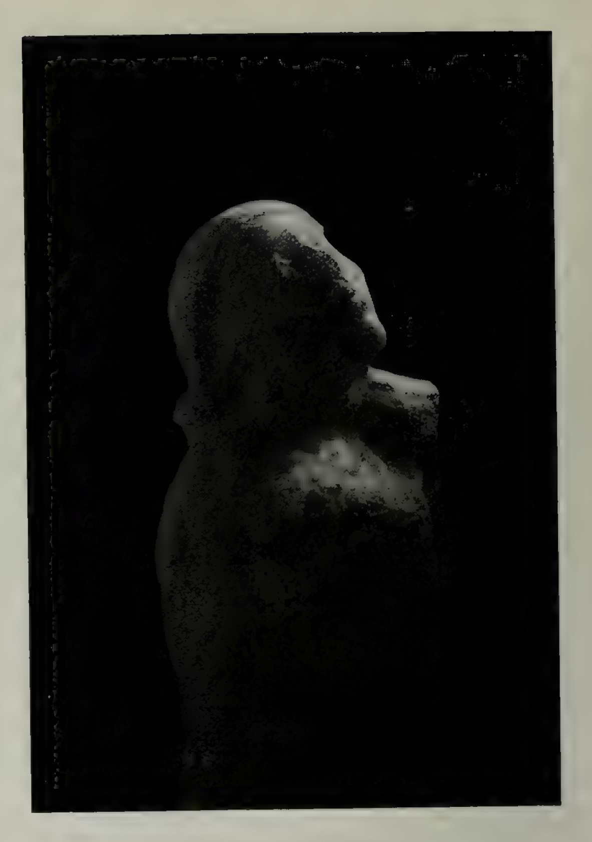
Ce fort dut être démoli pour laisser libre l'emplacement nécessaire à la construction d'un arsenal. Or, les ouvriers du génie employés à sa démolition, en faisant partir une mine dans un massif de pisé, mirent à découvert une excavation renfermant des ossements humains.

Cette excavation était le creux qu'avait produit le corps d'un homme moulé dans la masse du pisé. Du plâtre coulé dans ce creux reproduisit la forme exacte du corps enseveli ; un exemplaire de ce moulage est au Musée de Mustapha, un autre dans une chapelle de la Cathédrale.

Voici de qui était ce corps, d'après les documents découverts par M. Berbrugger, conservateur du Musée et de la Bibliothèque à cette époque, et publiés en 1854.

En 1569, dans une *razia* opérée chez les Maures d'Algérie par une garnison espagnole d'Oran, se trouvait, parmi les prisonniers, un jeune enfant maure qu'un vicaire d'Oran acheta, éleva et baptisa, lui donnant le nom de Géronimo.

Géronimo avait huit ans lorsque des captifs, comme lui, se sauvèrent en l'emmenant avec eux. Revenus à Alger, ils le rendirent à sa famille, dans laquelle il vécut, reprenant ses habitudes du jeune âge et sa première religion. Mais à vingt-cinq ans, sans raison connue et sans qu'un incident quelconque se produisît pour provoquer ce changement subit, il fut touché par la grâce divine et se sauva pour rejoindre son vicaire et embrasser définiti-



BUSTE DE GÉRONIMO



CORPS DE GÉRONIMO



ARSENAL TURC

vement la religion du Christ. Il fut reçu à Oran avec joie et y vécut saintement pendant dix années.

A l'âge de trente-cinq ans, dans une expédition contre les Maures, dont il faisait partie, il fut pris et vendu à Alger comme esclave. Les Maures ne tardèrent pas à le reconnaître, et s'efforcèrent, mais en vain, de le ramener à la religion de Mahomet.

Il déclara qu'il mourrait plutôt que renier son Dieu... Le Pacha, irrité de cette résistance opiniâtre, lui dit, en lui montrant la caisse où l'on fabriquait le pisé du fort Sitti-Takelilt :

« Si tu ne reviens pas à l'islamisme, voici où je t'enterrerai vif. »

Géronimo répondit sans crainte :

« Je suis préparé à tout, l'aspect de cette mort ne me fera pas abandonner la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le Pacha prononça la sentence de mort, et Géronimo, vêtu d'une simple gandoura, les mains attachées derrière le dos, fut couché dans le caisson, la face contre terre, et recouvert du pisé que l'on dama en couches successives. Le fanatisme de ses bourreaux les fit s'acquitter consciencieusement de leur cruelle besogne : la perfection du moulage en témoigne.

Après l'exécution, le Pacha Euldi-Ali rentra dans son palais, disant en chemin qu'il n'aurait vraiment pas cru que ce chrétien recevrait la mort avec tant de courage.

La découverte des restes du martyr, le 27 décembre 1853, causa un grand émoi dans la ville d'Alger. Ils furent portés en très grande pompe dans la Cathédrale d'Alger, escortés par trois évêques et une affluence de monde considérable.

Les reliques du saint sont conservées dans une chapelle, ainsi que le moulage de son corps.



PORTE DE L'ARSENAL



RAMPE VALÉE

Partie supérieure des fortifications Bab-el-Oued



MOSQUÉE DJEMAA-DJEDID

C'est après 1846 que la vieille ville subit des modifications profondes : l'élargissement de la rue de la Lyre (1859 à 1862), et le percement de la rue Randon (1865 à 1892), firent disparaître une grande quantité de maisons mauresques ; l'ouverture du boulevard Gambetta (1870 à 1892) détruisit les fortifications sud ; la construction du boulevard de la République (1861 à 1866), modifia complètement l'aspect de la ville basse, en surélevant son niveau de plus de 17 mètres. Maintenant, la blanche cité aux terrasses en échelons n'émerge plus des flots ; c'est une ceinture de hautes maisons en damier qui se dresse sur ses rampes régulières, domine la mer et encaisse jusqu'à mi-hauteur la mosquée Djemâa-Djedid. Ce monument, le plus important de la ville, offre un très grand intérêt, parce qu'il caractérise pleinement le style des Maures de l'Algérie. Il n'est pas établi sur le plan ordinaire des mosquées, mais sur celui des basiliques chrétiennes ; il fut édifié par un architecte italien qui paya de sa tête le crime d'avoir construit la mosquée musulmane sur la forme de la croix latine.

Partant de la mer, sa masse imposante surgissait, découpant sa blanche silhouette sur la blancheur de la ville. Lorsque le courrier de France entrait en rade, c'était la mosquée Djemâa-Djedid qui d'abord frappait les regards du voyageur et captivait son admiration. Aujourd'hui, à moitié

LA MOSQUÉE D'APRÈS UN DESSIN

LA MOSQUÉE D'APRÈS UN CLICHÉ PHOTOGRAPHIQUE SUR PAPIER



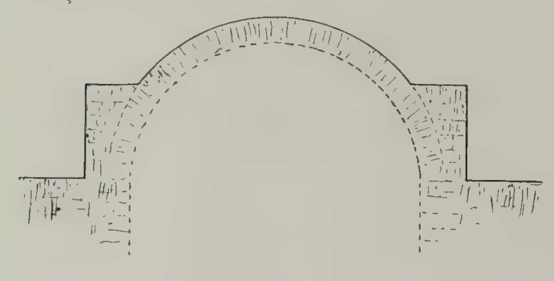
PLACE DU GOUVERNEMENT

ensevelie par les terre-pleins de la place du Gouvernement et du boulevard de la République, écrasée par la grosseur géométrique du Palais Consulaire, elle est encore le plus beau monument d'Alger.

Cependant, comme tous les édifices mauresques que nous n'avons pas détruits, elle a subi des altérations regrettables. Ainsi, les panneaux de faïence de la partie supérieure du minaret ont été remplacés par les cadrans de l'horloge ; le campanile qui surmontait ce minaret a été démoli et remplacé par un autre d'un caractère moins en harmonie avec l'ensemble du monument. Ces modifications ont, du moins, pour excuse d'avoir été nécessitées par un intérêt public ; mais une altération, qui n'est légitimée par rien, c'est l'ajout de merlons aux huit angles des pignons des voûtes formant croix. Ces merlons détruisent sottement la belle simplicité des lignes. Le dessin et la photographie reproduits ci-contre montrent bien que ces merlons n'existaient pas primitivement ; il n'y avait que les quatre qui accentuaient la base carrée sur laquelle repose la grande coupole. Cette profusion de merlons d'angle altère une forme architecturale très intéressante bien en harmonie avec le caractère algérien.

L'architecte italien de la mosquée, en couvrant les deux nefs en croix par des voûtes en maçonnerie, devait en assurer la stabilité en opposant une résistance à

leur poussée. Ne voulant pas employer le contrefort, en usage sur le continent, il imagina un dispositif d'une extrême simplicité et bien dans le caractère qu'il voulait donner à son œuvre : *il chargea les reins des voûtes par un massif de maçonnerie.*



La franchise et la simplicité avec lesquelles fut réalisée cette forme issue d'une nécessité de construction sont un élément de la beauté de l'édifice. Comparez la vue ancienne et la vue actuelle !

Franchise et simplicité sont de rares et timides qualités qui nous charment à notre insu ; en altérer la pureté est commettre une faute impardonnable.

A l'intérieur, les rues furent élargies et rectifiées ; à l'extérieur, les ravins furent comblés. Les quartiers d'Isly et de l'Agha au Sud, de Bugeaud et du Dey, au Nord, se développèrent rapidement ; le port fut terminé, la voie ferrée du littoral fut construite, l'arrière-port fut commencé ; les fortifications furent rasées (1896-1898), les portes Bab-el-Oued et d'Isly disparurent (1901), et la zone de servitude militaire n'empêcha plus la nouvelle ville de se relier à l'ancienne. Alger, englobant la commune de Mustapha et une partie de celle de St-Eugène, devint l'agglomération de 136.450 habitants dont l'importance grandit de jour en jour.

Ni les dessins, ni les photographies de ce recueil n'ont la prétention de provoquer la sensation que produit une pérégrination dans la ville mauresque. Mais j'ai voulu, par leur multiplicité, montrer que ces formes étranges ne sont pas des exceptions, mais bien des types généraux reproduits dans la ville tout entière.

LA PORTE D'ISLY - DÉMOLITION DES REMPARTS



ALGER

(La vieille ville est séparée de la nouvelle par la zone des servitudes militaires supprimée aujourd'hui)



PORTES D'ISLY

Eugène Fromentin dépeint, d'une façon juste et expressive, l'impression que l'on éprouve en se promenant dans les rues :

« Une remarque de peintre, que je note en passant, c'est qu'à l'inverse de ce qu'on voit en Europe, ici les tableaux se composent dans l'ombre avec un centre obscur et des coins de lumière. C'est en quelque sorte du Rembrandt transposé ; rien n'est plus mystérieux.

« Cette ombre des pays de lumière, tu la connais. Elle est inexprimable ; c'est quelque chose d'obscur et de transparent, de limpide et de coloré ; on dirait une eau profonde. Elle paraît noire, et, quand l'œil y plonge, on est tout surpris d'y voir clair. Supprimez le soleil, et cette ombre elle-même deviendra du jour. Les figures y flottent dans je ne sais quelle blonde atmosphère qui fait évanouir les contours. Regardez-les maintenant qu'elles y sont assises : les vêtements blanchâtres se confondent presque avec les murailles ; les pieds nus marquent à peine sur le terrain et, sauf le visage qui fait tache en brun au milieu de ce vague ensemble, c'est à croire à des statues pétries de boue et, comme les maisons, cuites au soleil. »

Ces rues mauresques sont vraiment déconcertantes : sombres et cependant très lumineuses ; sans couleurs et cependant très colorées ; monotones et pourtant variées ; sans grandeur ni richesse, mais pleines de caractère, elles se font aimer et admirer.

C'est qu'elles possèdent ce don précieux,



RUE PORTE-NEUVE

(Djema Chelmoun — Mosquée Chelmoun)

le *charme*. Le charme, qualité exquise, mais combien fragile !

Tel coin de rue, ravissant, dont j'avais naguère pris une vue (rue Porte-Neuve), m'apparut l'autre jour d'une banalité déconcertante. L'étalage du *moutchou* avait cédé la place à une devanture de mesquine boutique ; le trou dans lequel apparaissait le minois d'une jeune mauresque (*quærens quem devoret*) était remplacé par une fenêtre aux persiennes closes ; le pied des murailles, écorché à vif et culotté à ravir, était recouvert d'enduit tout neuf lissé à la truelle.

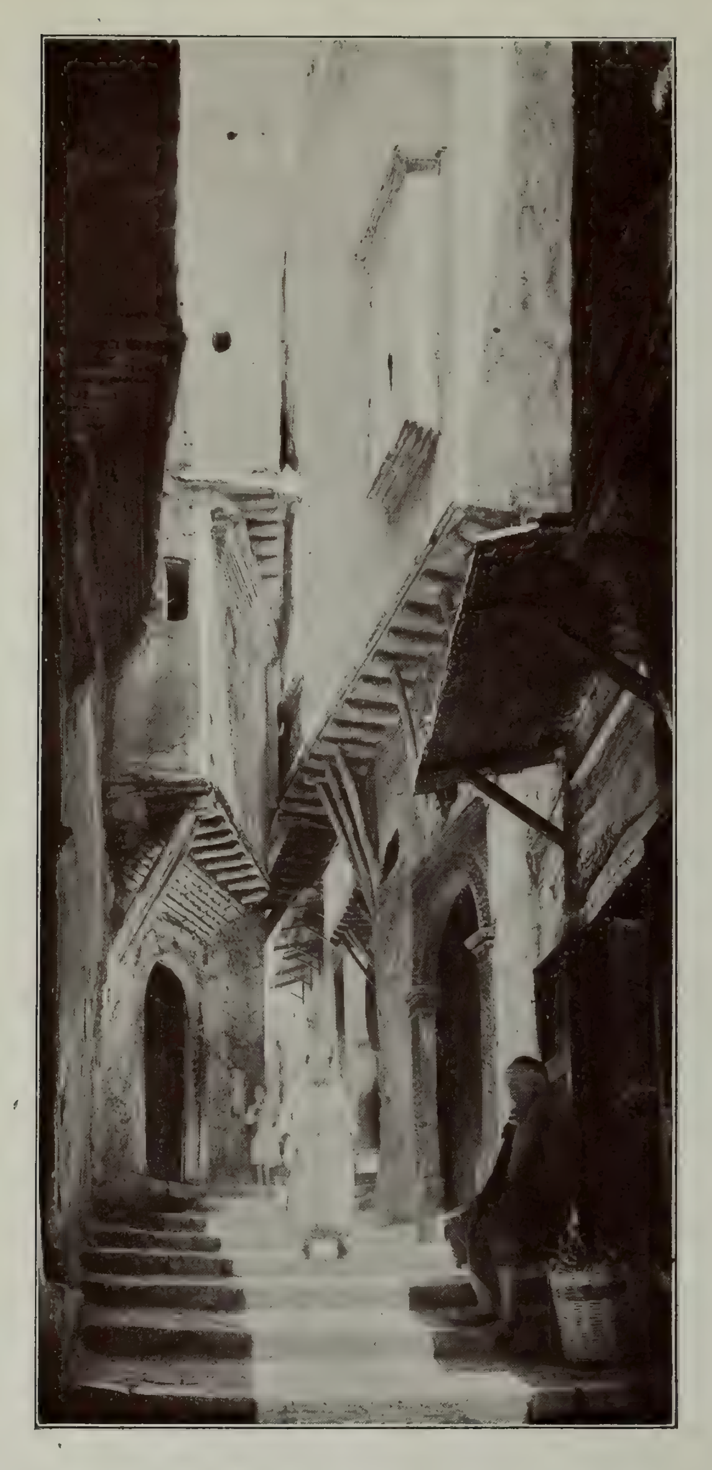
Ce vieux coin décrépit, redevenant propre et jeune, était positivement affreux. C'est que la décrépitude, navrante chez l'homme, a du charme dans ses œuvres architecturales.

Les ruines sont toujours belles ; la ruine humaine est toujours laide et déplaisante. Voici pourquoi :

Bien avant que cet arrière-petit-neveu du singe songeât à s'appeler homme, les harmonies de la nature l'avaient impressionné. Peu à peu, sous l'influence persistante de cette nature, ses émotions s'affinèrent et devinrent graduellement des sensations esthétiques. L'Art avec tout son cortège de méthodes et de théories ne parvint à s'emparer de son esprit que bien plus tard, mais sans cependant réussir à en chasser cette adaptation admirable de ses yeux et de son esprit, adaptation fixée par l'héritage de milliers de générations.

Or, dans la nature, la *régularité*, la *symétrie*, la *répétition*, si chères aux conceptions humaines, sont radicalement exclues ; l'irrégularité est même la loi fondamentale de sa beauté.

On objectera que les animaux ont une forme symétrique et régulière. Mais si, par anomalie, l'animal devint symétrique, il fut doué d'un correctif radical de cette imperfection : il eut le *mouvement*. Grâce au mouvement, la symétrie disparaît et l'animal rentre sous la loi universelle de l'irrégularité harmonieuse. L'ami qui vous tend la main est-il symétrique ?



RUE STAOUÉLI
(Aïn-el-Attach — Fontaine de la Soif)

L'œuvre architecturale n'arrive à la beauté que lorsque l'homme l'a abandonnée à l'action réparatrice du temps. Alors les formes géométriques disparaissent sous l'invasion des végétations, la décrépitude mutile les symétries, les moisissures et les mousses colorent les parois ; l'édifice se rapproche de la nature, s'harmonise avec elle, acquiert la beauté en perdant sa régularité, en devenant ruine.

L'irrégularité s'impose dans toutes les manifestations de la beauté. La fortune universelle de la décoration Louis XV n'est-elle pas due à son dédain de la symétrie !

Le peuple, qui a encore l'esprit naturel, exprime un sentiment juste lorsque pour louer la valeur esthétique d'une belle chose, il dit : *c'est fait à la main.*

En effet, la main donne l'empreinte de l'esprit qui la dirige, et cet esprit directeur, c'est la vie, c'est-à-dire la lutte, le combat perpétuel dans lequel nous sommes perpétuellement meurtris et vaincus.

Dans l'œuvre d'art, la défaillance humaine nous charme parce qu'elle est la manifestation d'une harmonie naturelle créée par tout ce qui vit.

Nous ne nous faisons aimer que par nos douleurs et nos faiblesses ; ce sont elles qui inspirent nos littérateurs, qui émeuvent nos poètes...

La haute ville, tantôt sombre et mystérieuse, morte et aban-

donnée, tantôt pleine de vie et de lumière, envahie par une population paisiblement affairée, est encore, malgré de regrettables mutilations, pleine de surprises charmantes. Elle captive notre intérêt par la bizarrerie et l'inattendu de ses constructions si bien appropriées à la nonchalance orientale, à la vie intime de ses habitants.

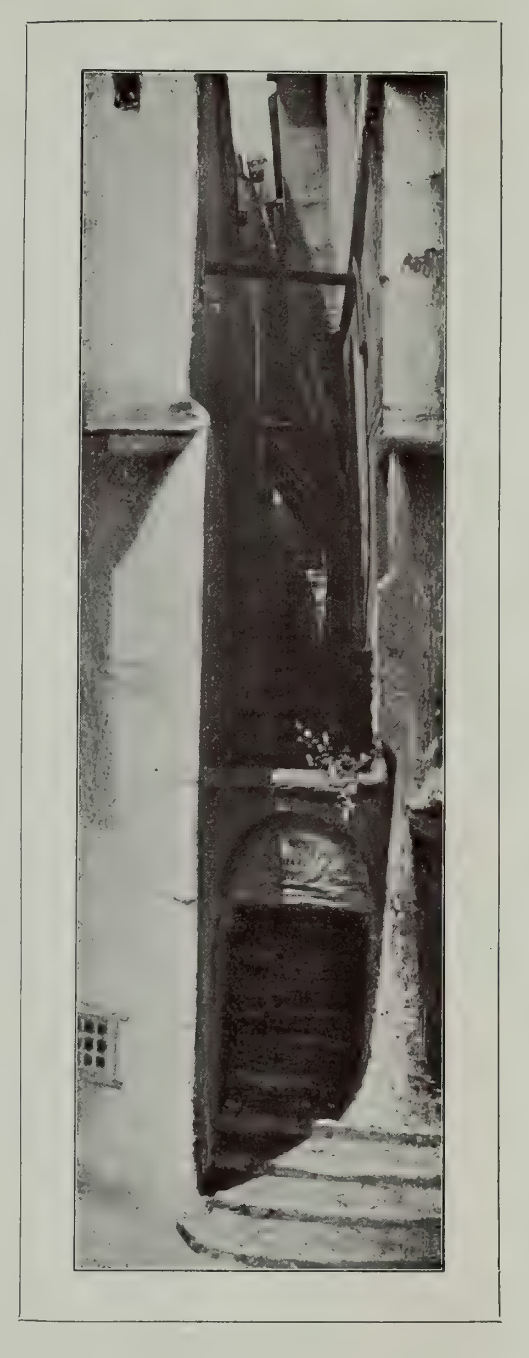
Si cette population indigène n'a rien gagné, elle n'a certainement rien perdu à notre contact (plutôt apparent que réel) : elle est restée ce qu'elle était avant 1830), avec cependant plus de quiétude, moins de souci du lendemain. Elle ne nous en sait aucun gré, doutant que ce soit à nous qu'elle est redevable de ce bienfait, plutôt qu'au cours normal des choses. Le cours normal des choses est le *parce que* répondant, pour le Maure, à tous les *pourquoi*.

Les rues d'Alger sont uniques au monde, c'est déjà un mérite ; on ne les retrouve nulle autre part, même en Algérie.

A Blida, à Oran, à Constantine, ce n'est plus, je ne dirai pas la même architecture, le mot serait prétentieux, mais la même façon de construire. Du reste, ce qui particularise Alger, c'est que tout y est gracieux et séduisant, et cela suffit.

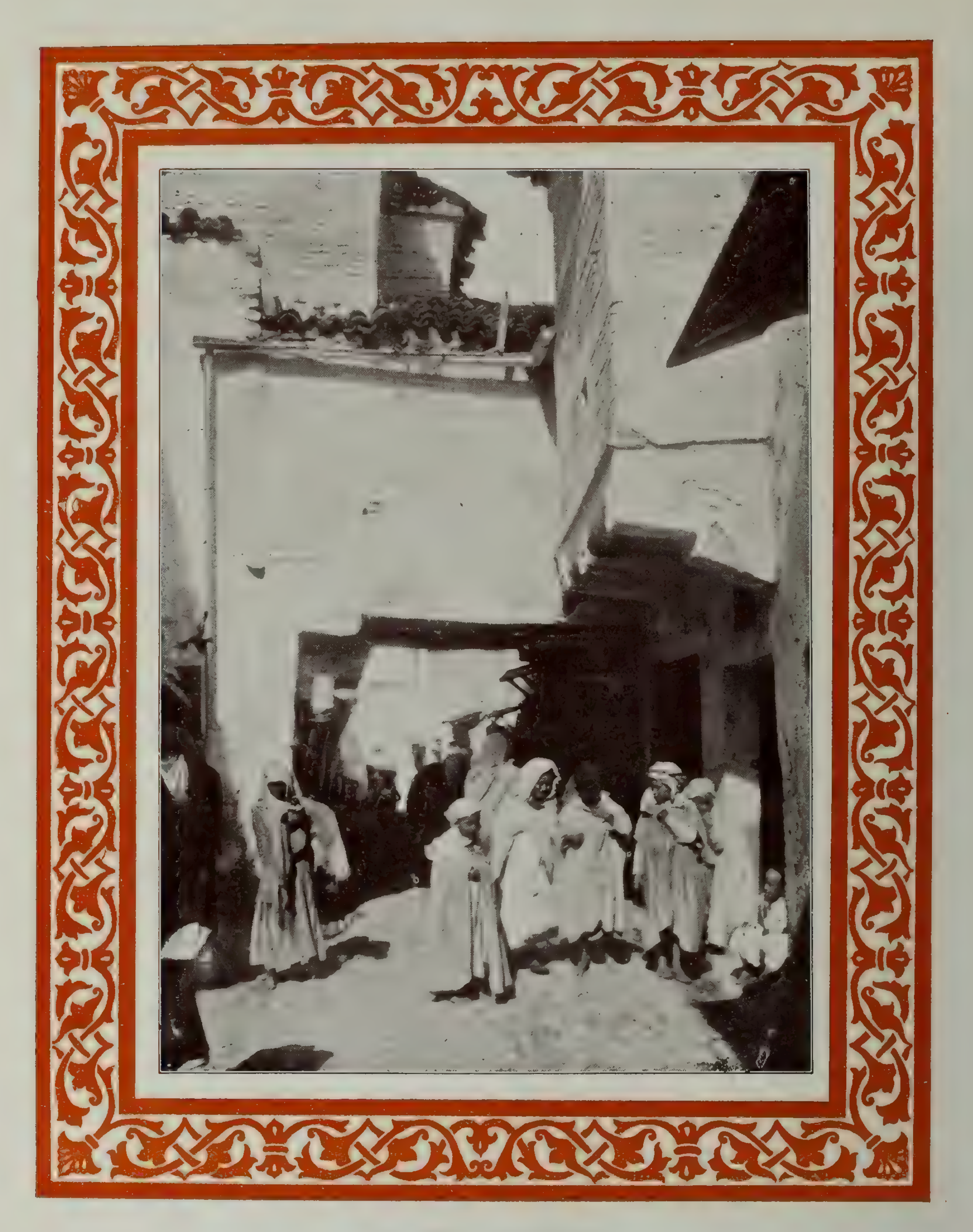
A Blida, les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, et par conséquent pas d'encorbellements ; la cour est toujours abritée par un oranger. A Constantine, les encorbellements, au lieu de reposer sur des rondins en thuya, sont soutenus par des consoles retenues par des pièces de bois encastrées dans l'épaisseur du mur et recouvertes d'enduit. La ville étant sur un terrain plat, les maisons n'ont généralement qu'un étage.

Dans les villes du Sud, la façon de construire est encore tout autre ; car, là, il n'y a plus ni pierres ni marbres : rien que des briques cuites au soleil et des troncs de palmiers ; aussi les constructions se rapprochent-elles beaucoup de celles de la Grèce primitive.



RUE DU DIABLE
(Akbet el Chitan — Montée du Diable)

Les rues d'Alger ont un très grand



UNE RUE A CONSTANTINE

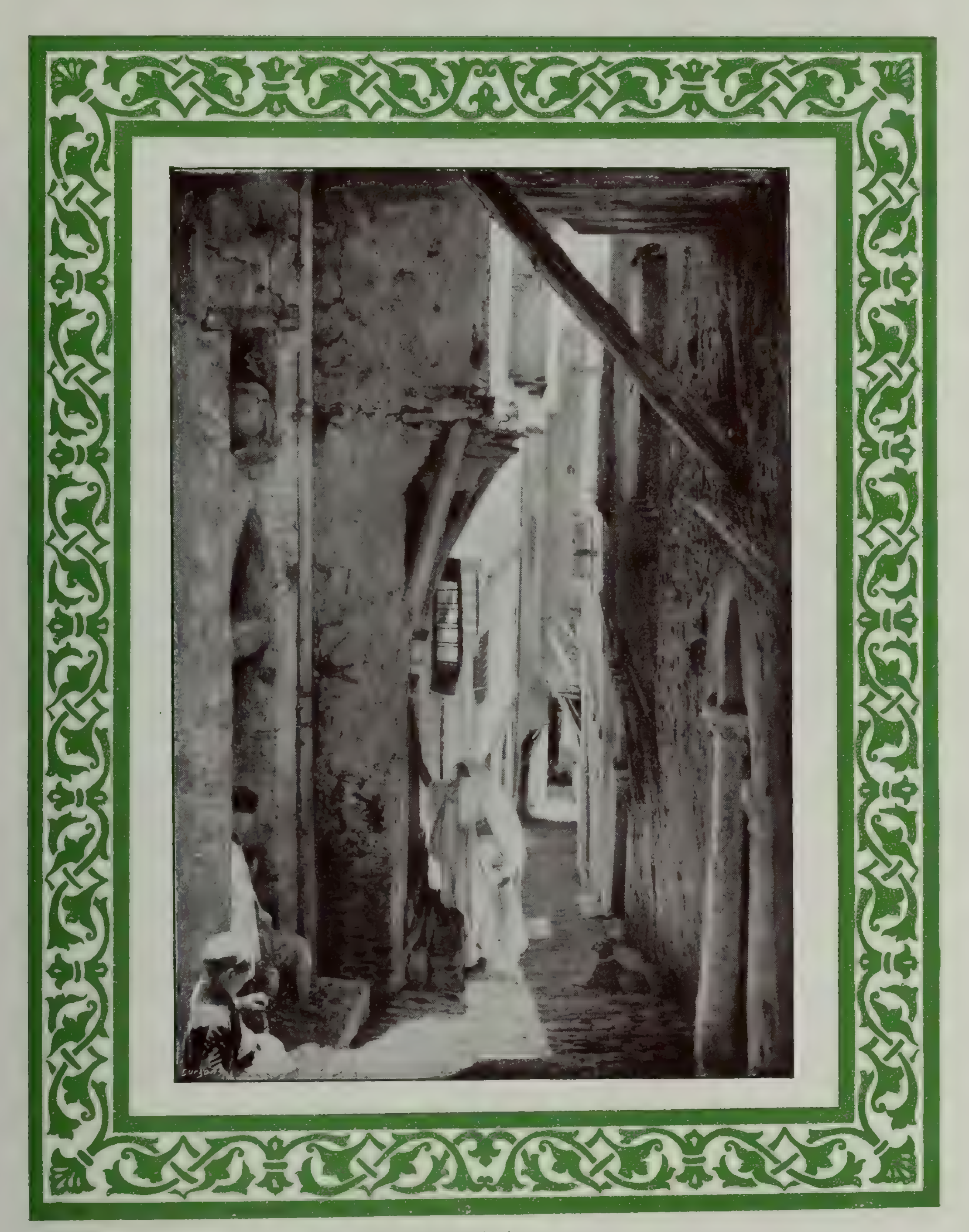
UNE RUE A CONSTANTINE

attrait, car elles sont d'un autre âge et ont conservé la vie ; elles sont tout un monde qui vit à nos côtés, sans daigner nous voir, et dont nous subissons inconsciemment l'influence captivante. Elles font naître, en celui qui subit leur charme, une sorte de nonchalance exquise et raffinée qui excite ses facultés sensitives, le rend contemplatif, facile à l'émotion douce ; soucis, peines, préoccupations matérielles, obligations sociales, s'éteignent et disparaissent comme les douleurs sous l'influence d'un narcotique ; il devient un Oriental rêveur et fataliste ; cette ambiance l'a métamorphosé : il pense moins et plus simplement. Il est probablement devenu meilleur ; — il est certainement devenu un oisif.





RUE SIDI ABDALLAH



RUE MÉDÉE



Commencement de la RUE DE LA CASBAH
formant angle avec la RUE BAB-EL-OUED

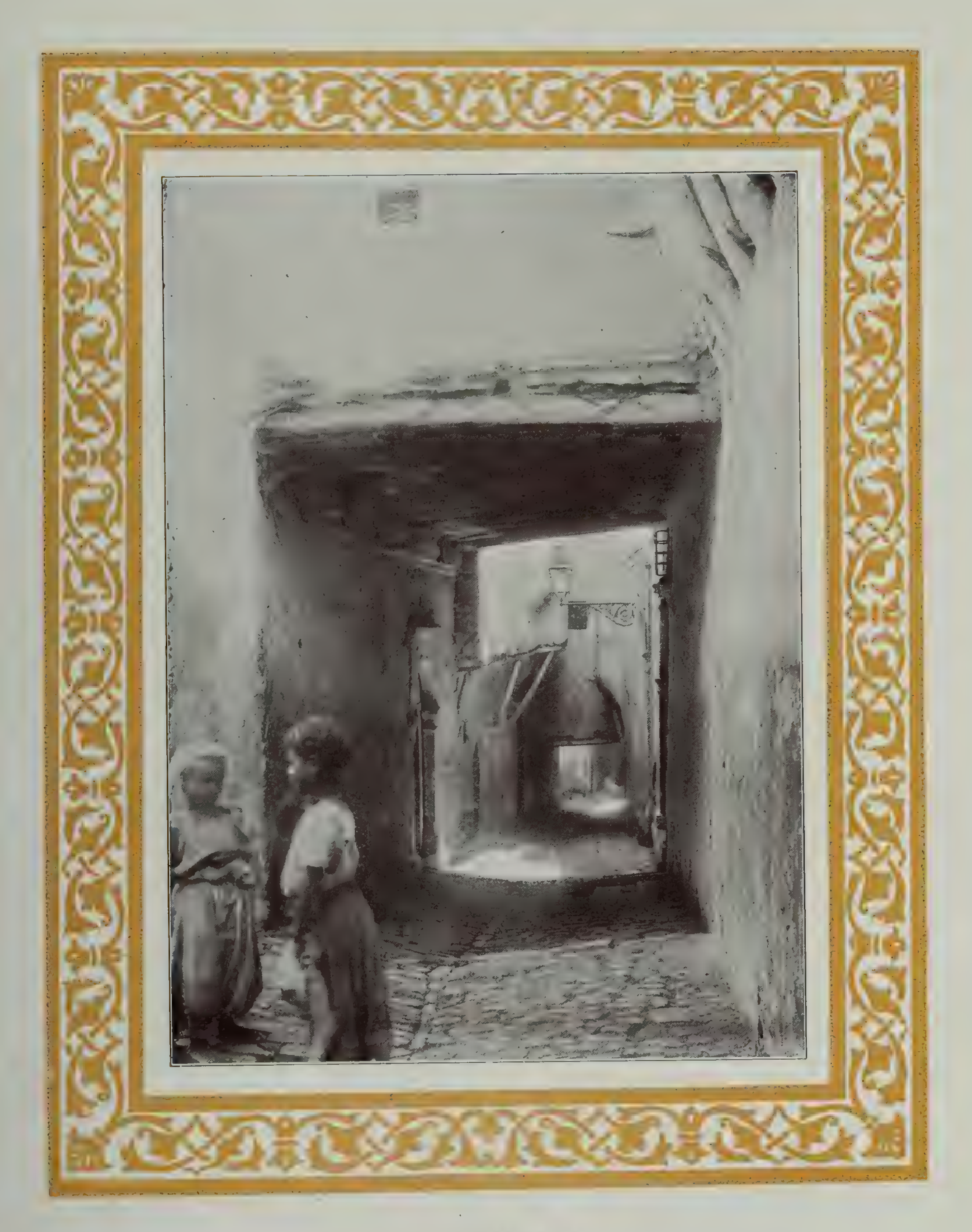
La fontaine forme le soubassement de la mosquée aujourd'hui affectée au culte catholique, c'est l'église de N.-D.-des-Victoires ; à gauche de la fontaine était la boutique du barbier dont la devanture est page 42.



EXTRÉMITÉ DE LA RUE DE LA CASBAH ET ENTRÉE DE LA CITADELLE



RUE DE LA GAZELLE



RUE SIDNEY-SMITH

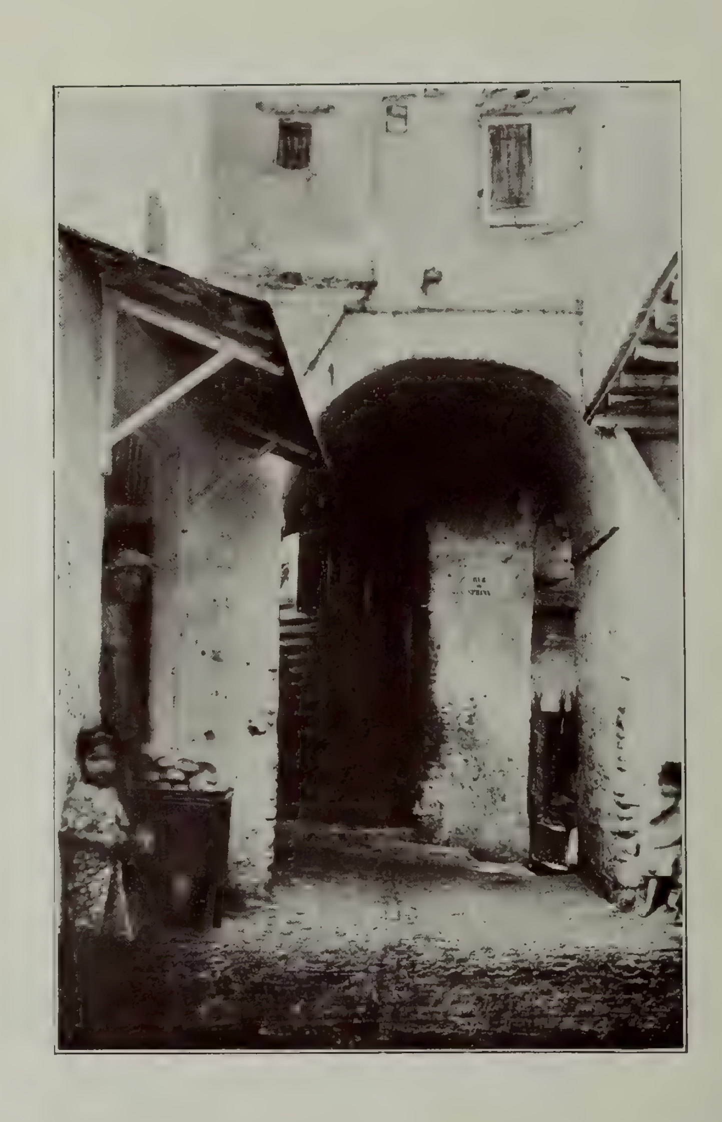
(Derb el Kossiir — Petite porte du quartier)



IMPASSE ANNIBAL



RUE MARMOLL



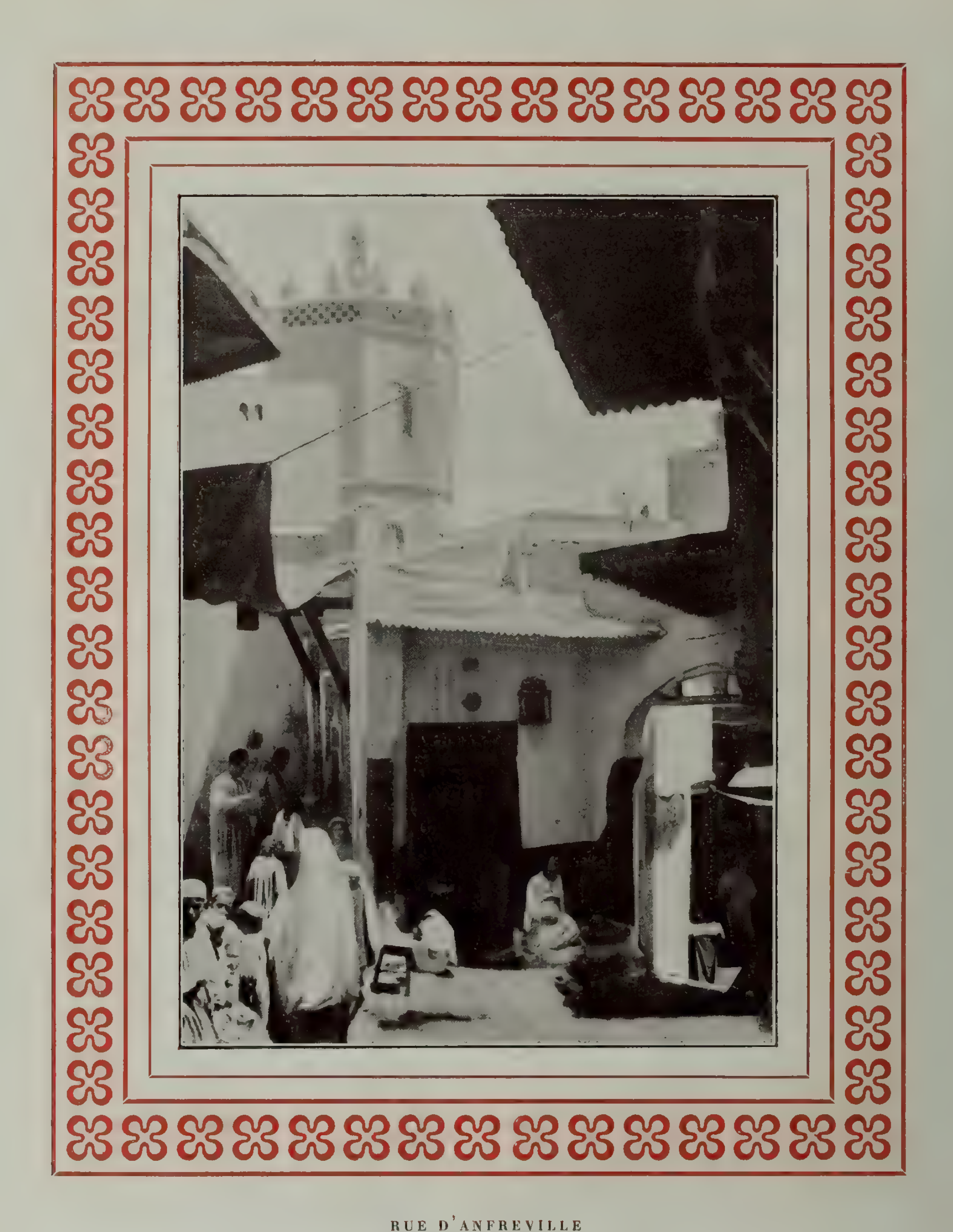
RUE ANNIBAL

RUE DE LA GRENADE

Zankat bou Akakcha — Rue d'Akkacha)

RUE DES PYRAMIDES

(Zabath el Gotout — Voûte des Chats)



RUE D'ANFREVILLE

(Djama Hammamath — Mosquée Hammamath)



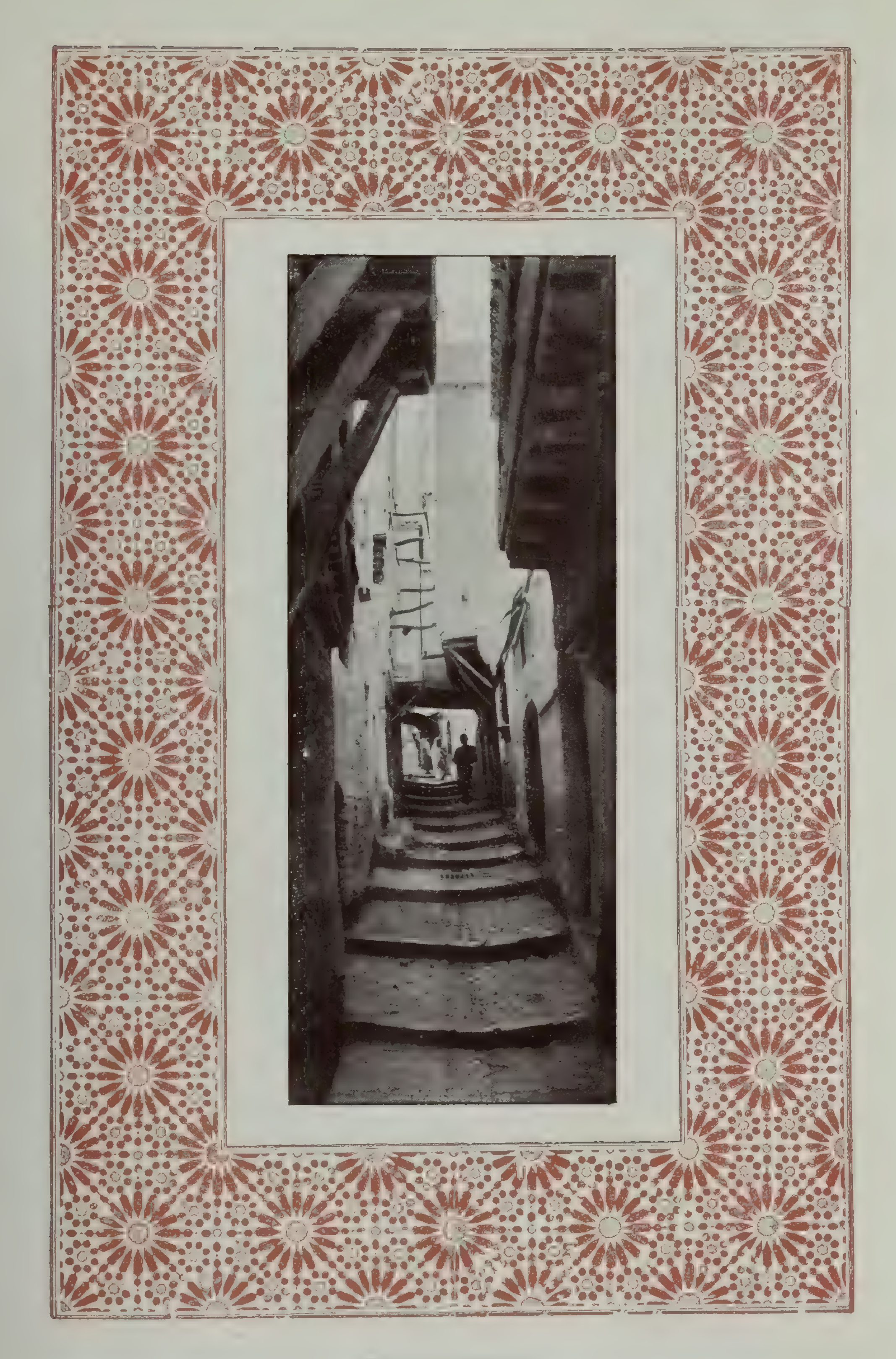
RUE DE LA GRUE

(Sabath el Deheb — La Voûte d'Or)



CARREFOUR DES DATTES

(Haounnet ben Rebba — Boutique de ben Rebba)



RUE PORTE-NEUVE

(Aïn el Cheik Hacaïn — Fontaine du Cheik Hassein)



RUE DU SPHYNX

(Djama el Messella)



RUE BEN ALI

(Feurn ben Ali — Moulin de ben Ali)



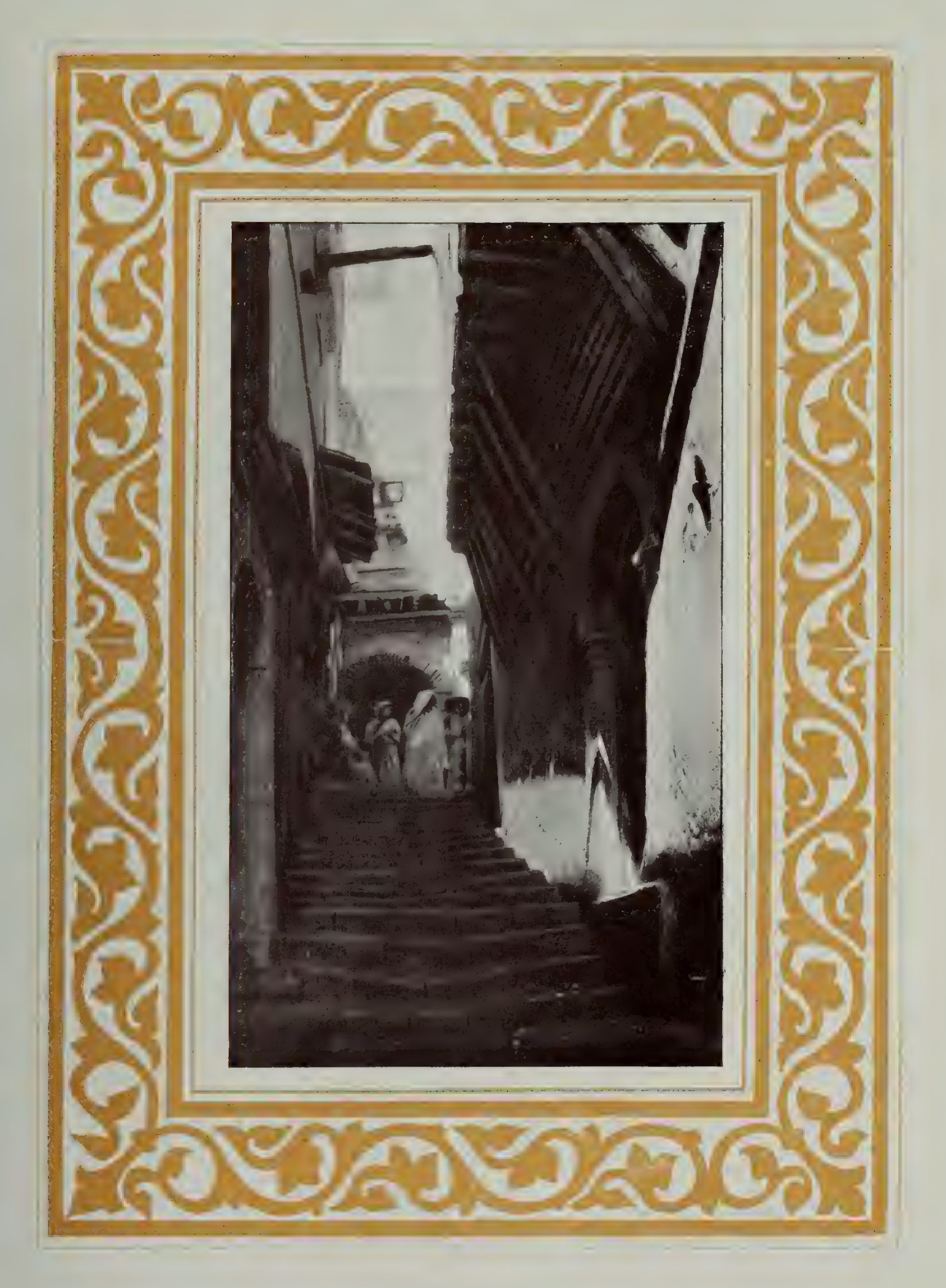
RUE DU LION

(Gouchet el Khouday — Four de l'Egout)



RUE DE LA GRUE

(Sabath el Deheb — Rue de la Voûte d'Or)



RUE DES JANISSAIRES

(Haouinet el Khariba — Petite boutique de l'Étrangère)



RUE SIDI-RAMDAN

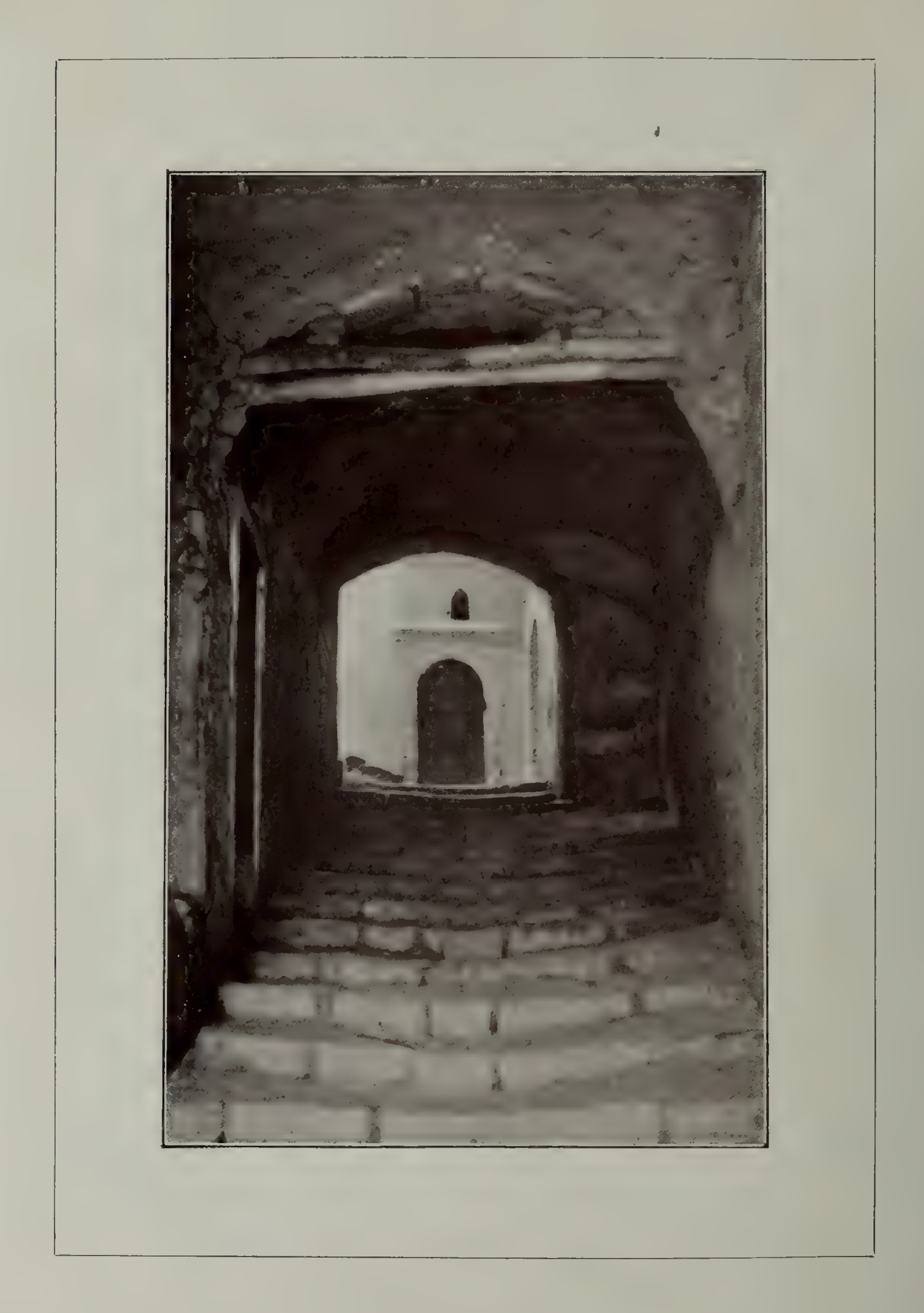
(Djama Sidi Ramdan — Mosquée Sidi Ramdan)



RUE DE LA CASBAH

(Sebath el Rih — Voûte du Vent)

d'après une aquarelle de M. Bridgman



IMPASSE MARMOLL



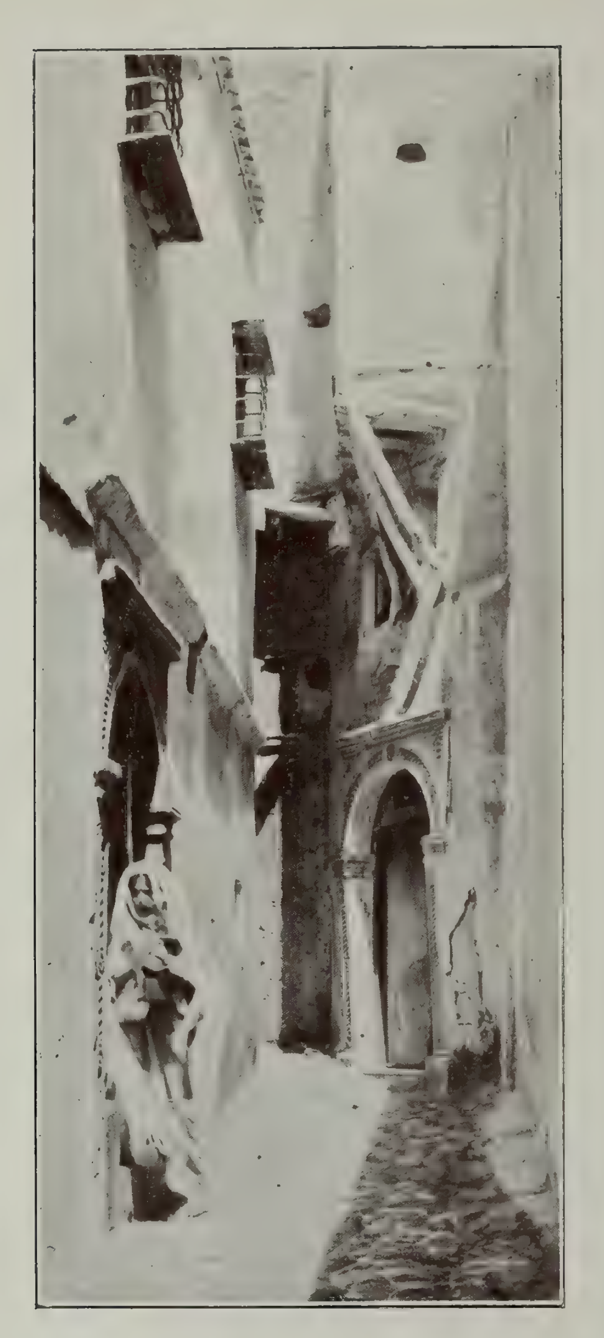






RUE DE LA MER ROUGE

Houanet ben Rebha — Magasin du père Rebha)



RUE DU SPHYNX
(Djama el Messella)



RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE
(Sebath el Areuse — Voûte des Colonnes)



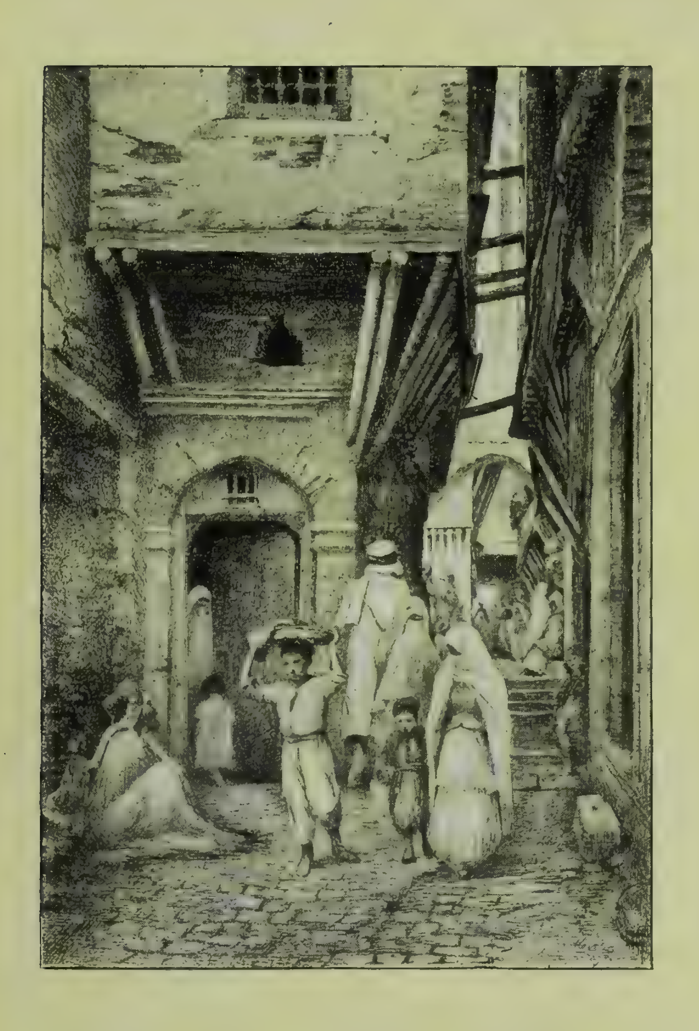
RUE DE LA CASBAH

(Djama ben Chebana — Mosquée du père Chebana)



RUE DES JANISSAIRES

(Haouinet el Khariba — Petite boutique de l'Étrangère)



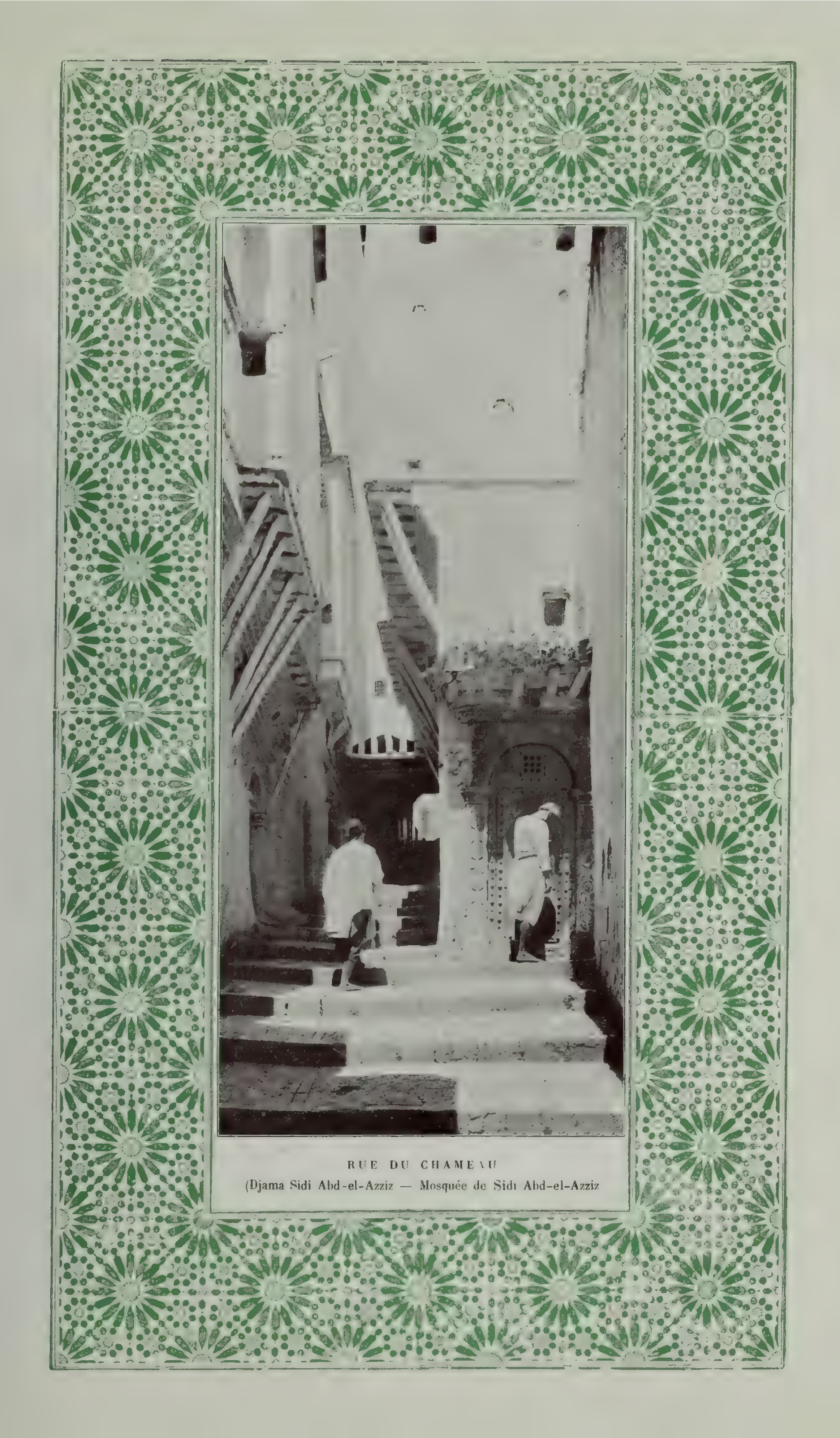
RUE KLÉBER

(Zangat Sidi Mohamed — Zaouïa de Sidi Mohamed)



RUE DU REMPART

(Bein el Soar — Entre Rempart et Parapet)



RUE DU CHAMEAU
(Djama Sidi Abd-el-Azziz — Mosquée de Sidi Abd-el-Azziz



RUE DE LA MER ROUGE



RUE DES ABDERAMES

(Feurn Sidi Mohamed el Cherif — Moulin de Sidi Mohamed el Cherif)



PORCHE DU SECRÉTRIAT GENÉRAL



MAURESQUE DANS SA GALERIE



AMIRAUTÉ, ANCIENNE RÉSIDENCE DU CHEF DE LA MARINE TURQUE



DÉBARQUEMENT DU DUC D'AUMALE DANS LE VIEUX PORT TURC, DEVANT L'AMIRAUTÉ

ALGER AUJOURD'HUI D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

LA MAISON

Les Maures et les Turcs d'Alger n'ont pas eu d'industrie, ils ne fabriquaient rien. C'étaient des paresseux contemplatifs. Vivant de rapines, ils avaient une vie aventureuse et beaucoup de loisirs. C'est dans de telles conditions qu'on devient raffiné, et non lorsque la vie est brûlée par l'ardente lutte pour l'existence. Aussi, avaient-ils un sentiment du beau très délicat, plutôt instinctif que raisonné.

Ainsi, la maison de campagne, que tout Maure respectable possédait aux environs de la ville, était toujours dans un site admirablement choisi ; ses vastes jardins étaient garantis de l'œil indiscret avec un soin jaloux ; car le Maure aime à savourer sans témoins ses jouissances réelles et non pas à en étaler orgueilleusement de factices. Dans ce jardin, les fleurs étaient peu nombreuses et bien choisies, à couleurs vives et odeur pénétrante ; elles poussaient sans gêne et sans artifice. Les arbres étaient principalement l'amandier, dont la fleur précède le printemps, le grenadier, dont fleurs et fruits semblent une explosion de joie ; le figuier, à l'ombre épaisse, impénétrable aux rayons du soleil. Un très vieux cyprès donnait de l'éclat à la fraîche blancheur de la maison, mettait en valeur sa silhouette simple et douce.

Devant un portique aux murs garnis de faïences, à l'ombre d'une treille, le gazouillement de l'eau, dans une vasque de marbre, animait la gravité un peu monastique de ce séjour où le maître aimait à se reposer des fatigues qu'il avait su s'épargner.

Aujourd'hui, ces jardins n'existent plus que dans le souvenir des vieux.

La spéculation a morcelé les propriétés, le goût bourgeois les a vulgarisées.

C'est grâce à quelques membres de la colonie étrangère, principalement aux Anglais, que les coteaux d'El-Biar et de Mustapha possèdent encore quelques maisons mauresques et de la verdure.





COUR INTÉRIEURE D'UNE MAISON DE CAMPAGNE

Cette maison de campagne, restée entre les mains de ses propriétaires primitifs, les Mahi-ed-Din, est la seule qui, aux environs d'Alger, ait conservé son caractère presque intact,

Les maisons de ville comme celles de campagne, les maisons vastes et somptueuses, comme les petites et les modestes, sont établies sur le même plan, celui que nous ont légué les Grecs et les Romains : une cour intérieure, entourée de portiques, sur laquelle les pièces d'habitation prennent air et lumière. Ces pièces sont longues et étroites ; dans l'axe de chacune, en face la porte, un renfoncement est pratiqué dans l'épaisseur du mur ou un peu en encorbellement, c'est la place d'un divan ; aucune fenêtre n'ouvre au dehors, car la maison du Maure est une prison jalousement défendue contre toute communication extérieure.

A la ville, les maisons sont enserrées de toutes parts par leur voisines, car l'avancement des encorbellements fait se rejoindre, au-dessus de la rue, les maisons qui se font face ; la plupart des rues anciennes étaient recouvertes par ces avant-corps ou par des voûtes sur lesquelles empiétaient les étages.

Dans de telles conditions, l'architecture extérieure des maisons devait être bien rudimentaire ; elle se bornait en effet à la décoration d'un encadrement de porte et à la sculpture d'un auvent en cèdre.

Si aujourd'hui l'air et la lumière pénètrent dans ces rues, c'est que beaucoup d'avant-corps, insuffisamment soutenus par leurs rondins en thuya, ont dû disparaître. Ils ont été remplacés par un simple mur construit d'aplomb sur la rue ; c'est correctement banal.



FAÇADE SUR COUR INTÉRIEURE D'UNE MAISON DE CAMPAGNE

MAISON OCCUPÉE PAR LE PREMIER PRÉSIDENT

(RUE SOCGEMAH)



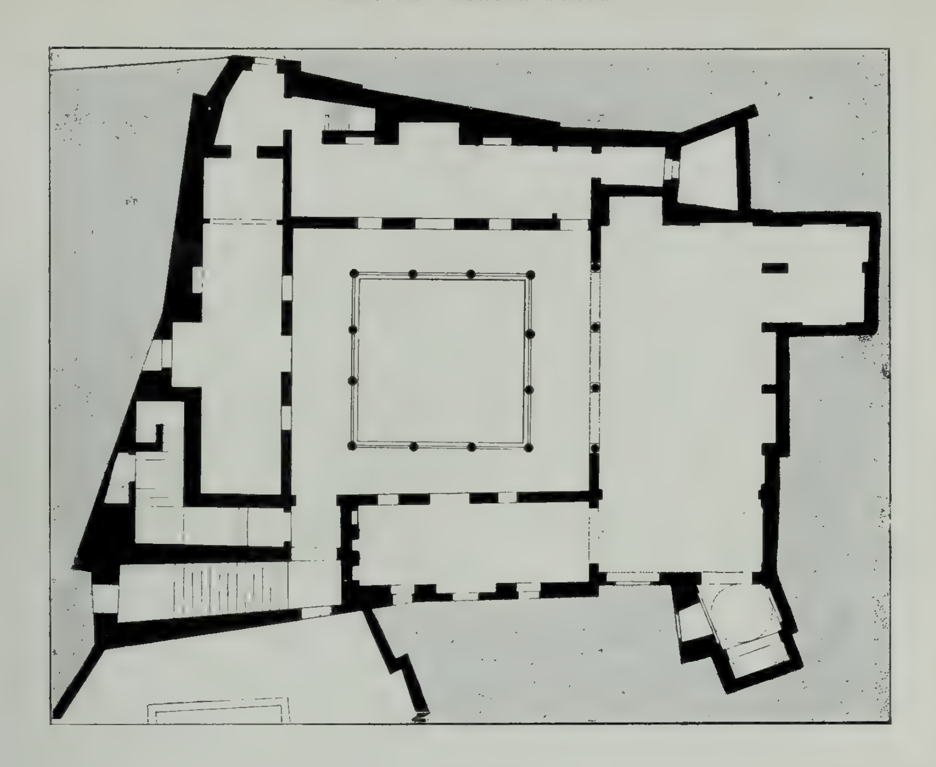
PLAN DU REZ-DE-CHAUSSÉE

LÉGENDE

1 Entrée sur la rue, avec petit vestibule.
2 Vestibule réservé aux esclaves.
3 Salle de réception pour les étrangers.
4 *Douéra*, c'est-à-dire petite maison, attenante à la grande et occupée par un gendre.
5 Caves qui, primitivement, devaient être des citernes alimentées par des eaux pluviales.

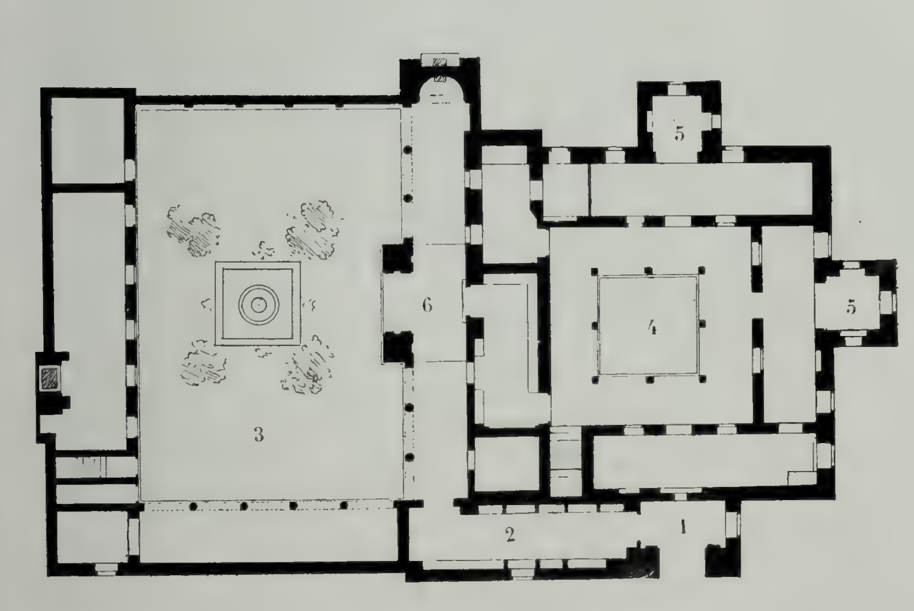
MAISON OCCUPÉE PAR LE PREMIER PRÉSIDENT

PLAN DU PREMIER ÉTAGE



MAISON DE CAMPAGNE

PLAN DU REZ-DE-CHAUSSÉE



LÉGENDE

1 Entrée avec petit vestibule.
2 Vestibule réservé aux esclaves.
3 Cour intérieure entourée de portiques.
4 Cour intérieure.
5 Avant-corps.
6 Avant-corps au premier étage ainsi qu'au-dessous de l'entrée.



MAURESQUE EN COSTUME D'INTÉRIEUR

A la campagne, naturellement, les maisons sont isolées ; les fenêtres peuvent s'ouvrir sur le jardin réservé, mais restent rares et de petites dimensions. L'effet architectural réside uniquement dans les décrochements produits par les différentes hauteurs d'étage et par les ressauts des avants-corps. Un trait d'ombre, pointillé de lumière, formé par les corniches en briques, encadre les masses les plus importantes ; l'absence de toute recherche inutile, le respect scrupuleux des formes nécessitées par la construction, la finesse de ton du badigeon, produisent un effet d'une suavité exquise. Simples, presque naïves, ces constructions mauresques sont si admirablement harmonisées avec la nature, qu'aucune autre forme ne les peut égaler ; nos efforts pour leur substituer notre architecture n'ont, jusqu'à présent, abouti qu'à des résultats humiliants.

Les pièces oblongues qui entourent la cour ont, en leur milieu, un avant-corps carré muni d'une petite fenêtre sur chacun de ses trois côtés, il est recouvert d'une coupole à huit pans reposant sur pendentifs généralement ornés d'une décoration sculptée dans le plâtre. Ces coupoles, formant saillie sur les terrasses, donnent de la grâce à la silhouette de la maison. Ces avant-corps sont en définitive des sortes de moucharabyehs en maçonnerie, ayant vue sur le panorama qui, aux environs d'Alger, est réellement splendide ; c'est là, qu'étendues sur des divans, les femmes égrènent nonchalamment la succession des heures de la journée en humant la fumée odorante du narguilhé et savourant la minuscule tasse de café.

Grâce à ces avant-corps, les maisons de campagne sont devenues habitables pour nous ; nous installons une cheminée sur le mur du fond, la surmontons d'une glace qui bouche la fenêtre, et voilà salle à manger, ou salon, ou chambre à coucher.



AVANT-CORPS D'UNE MAISON DE CAMPAGNE A BIRKADEM



AÏSSAOUAS



DANSE D'ALMÉES

Extrait du journal de l'Expédition des Portes-de-Fer que fit publier le duc d'Orléans en 1844

Il est devenu impossible, aujourd'hui, de trouver dans la banlieue d'Alger une maison de campagne dont les avant-corps n'aient pas été ainsi altérés ; celui que reproduit cette vignette a du moins le mérite d'être resté intact, à part l'installation de la cheminée et de la glace.

Toujours la maison de campagne était protégée par un haut mur d'enceinte à l'intérieur duquel sont les jardins réservés aux femmes.

L'alimentation en eau était assurée par une citerne et une noria. Les Maures établissaient leur noria sur une tour lorsqu'ils voulaient avoir de l'eau à un niveau supérieur, car la pompe leur était inconnue. Telle était la destination de la tour qui à Mustapha-Supérieur empiète sur la route ; la noria qu'elle supportait arrosait le jardin du palais d'été de Mustapha Pacha.

En ville, les femmes, cloîtrées dans leurs maisons, ne pouvaient respirer l'air pur et jouir de la fraîcheur des soirées que sur leurs terrasses, aussi l'accès leur en était-il réservé ; le soir, ces terrasses, formant amphithéâtre devant l'admirable panorama de la baie, étaient le rendez-vous joyeux de la population féminine de la ville.

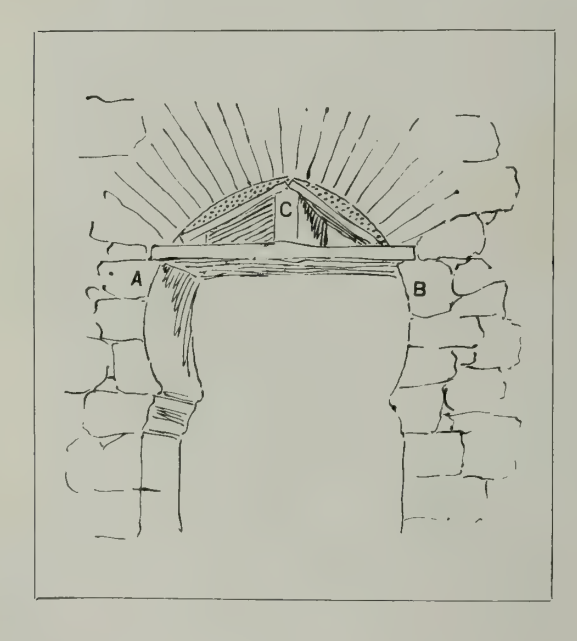
Du groupe des Mauresques, drapées dans leurs soies voyantes, s'élevait comme un gazouillis d'oiseaux chanteurs, rythmé par la cadence du derbouka.

Chaque dimanche, au son de la guitare et du chant nazillard de son *novio*, l'alerte *manola*, castagnettes aux doigts, dansait la cachucha.

La brune Andalouse et la blanche Mauresque ont des aïeux communs ; mais si à l'une le soleil et la liberté ont donné un



RUE JEAN-BART



sang ardent qui circule sous une peau ferme à la patine d'or ; à l'autre, l'ombre et l'oisiveté de la servitude cloîtrée ont donné la blancheur de l'anémie, la nonchalante mollesse.

C'est sur les terrasses que les Israélites pratiquaient dans des cabanes en roseaux les rites compliqués institués en commémoration de leur exode d'Egypte.

C'est aussi sur les terrasses que séchaient au soleil les beaux chapelets de poivrons rouges et les draperies en cotonnade bariolée de toutes couleurs.

La vie de la famille est donc concentrée à l'intérieur, où les femmes sont gardées en une servitude étroite par le maître soupçonneux et jaloux. La porte est close et les fenêtres sont barreaudées. La vie commune se passe dans la cour, dont l'accès est absolument interdit à tout homme autre que le maître. C'est dans la cour que se tissent les étoffes et se brodent les haïks ; c'est là aussi que s'écoulent paisiblement les heures, dans la blancheur laiteuse des murs, sous les arcatures élégantes des portiques.

C'est dans la cour que se donnent les fêtes en l'honneur des grands événements de famille, naissance, circoncision, mariage, et qu'ont lieu les danses des almées ou les scènes émouvantes d'Aïssaouas ; les femmes groupées sur les galeries et penchées sur les parapets de la terrasse assistent en spectatrices passionnées aux actes prodigieux des fanatiques possédés de l'esprit divin : elles les excitent en poussant leur you-you guttural.

L'architecture des maisons mauresques n'est pas d'un grand style ; elle est toujours simple et raisonnée. L'ornementation, très sobre, du reste, manque généralement de caractère.

Les portiques qui entourent la cour sont composés d'arcades ogivales outrepassées reposant sur des colonnes à torsades. Le



VESTIBULE DU PALAIS D'HIVER DE MUSTAPHA PACHA



TER

galbe de ces arcades est spécial à l'architecture algérienne. Une autre forme caractéristique, est celle de l'arceau tronqué ; elle est employée dans les vestibules et salles des rez-de-chaussées, où le maître recevait ses amis; la partie supérieure de la maison, affectée à l'habitation, étant interdite aux hommes.

Au rez-de-chaussée, donc, une vaste salle était réservée à la réception des étrangers ; sur ses côtés une banquette en maçonnerie dallée de marbre, recouverte de nattes et de coussins, supportait une rangée de petites colonnes jumelées, réunies par une arcature toute spéciale, dont j'attribue l'origine au procédé de construction employé par les Maures.

Ignorant l'emploi du cintre en bois, ils opéraient de la façon suivante :

L'arc était commencé en posant les matériaux, à plat, comme pour un mur ordinaire ; arrivé à une certaine hauteur, le surplomb menaçant de compromettre l'équilibre, l'ouvrier plaçait alors la pièce de bois A B, élevait sur son milieu le petit pilier C, y appuyait les deux plan-



GER

ches A C et B C, puis garnissait le dessus de ces planches avec du mortier ou de la boue, de façon à obtenir la forme de l'ogive. L'ouvrier pouvait alors maçonner son arc en claveaux, comme sur un cintre ordinaire. Après l'achèvement, en descellant la pièce A B, l'échafaudage tombait, laissant à nu un arc toujours élégant.

Il est à remarquer qu'avec nos procédés de construction perfectionnés nous n'obtenons que des résultats pitoyables.

Souvent le constructeur négligeait d'enlever la pièce A B ; car son descellement est délicat et peut compromettre la solidité. Aussi les arceaux munis de leur échafaudage sont-ils très nombreux dans la ville mauresque ; ils sont d'un aspect agréable, le procédé de construction constituant un motif de décoration qui semble prémédité et voulu.

Or, revenant à notre salle du rez-de-chaussée, la banquette d'une part, la voûte qui recouvre la salle d'autre part, restreignent trop la hauteur pour que les colonnettes puissent être reliées par l'arc ogival.



PLACARD DANS LE PALAIS D'HIVER DU GOUVERNEUR

aussi pour former les niches pratiquées dans l'épaisseur des murs et formant placards, la partie pointue de l'arceau ayant été inutilisable.

Celle que je reproduis est au Palais d'Hiver du Gouverneur, elle est munie d'une menuiserie assez fine et entourée d'une décoration peinte qui porte la marque du goût turc et de la facture italienne.

Ces placards, ménagés dans l'épaisseur du mur, ne prenaient pas de place et tenaient lieu de meubles. Les pièces étant toujours très étroites (2 mètres 70 cm., même dans les maisons luxueuses) ne comportaient un mobilier ni nombreux ni encombrant ; il se réduisait ordinairement à des sofas, des tables basses pour le café, des coffres à vêtements et à bijoux, souvent d'une richesse extrême et d'un travail exquis.

Le constructeur, alors, adopta un parti simple : il ne construisit que la partie basse de l'arc et s'arrêta à la hauteur de la pièce de bois A B. En arrondissant les deux angles A et B, il donna à son ouvrage l'aspect d'une chose complète et finie.

Si cette hypothèse n'est pas exacte, elle concorde du moins avec l'esprit insouciant et peu chercheur du Maure.

Cette forme d'arc tronqué fut employée

Toutes les maisons mauresques sont construites sur le même plan ; la richesse des matériaux et la grandeur des dimensions les différencient seules. Le Dar-Aziza-bent-el-Bey, palais dans lequel le Dey recevait les visiteurs de marque, est l'une des plus luxueuses d'Alger, les deux autres sont de très modestes habitations de la haute ville. L'exiguïté du terrain nécessite des simplifications originales.

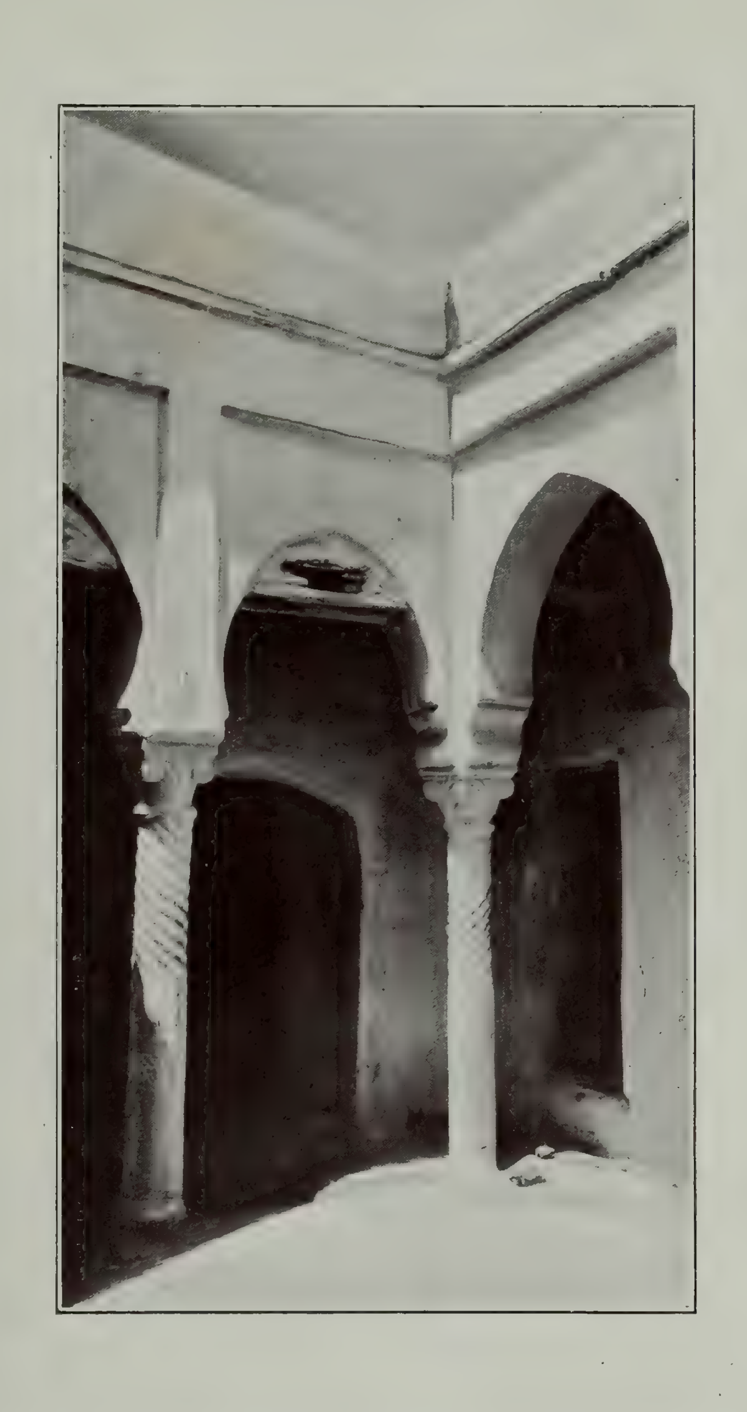


DAR-AZIZA-BENT-EL-BEY

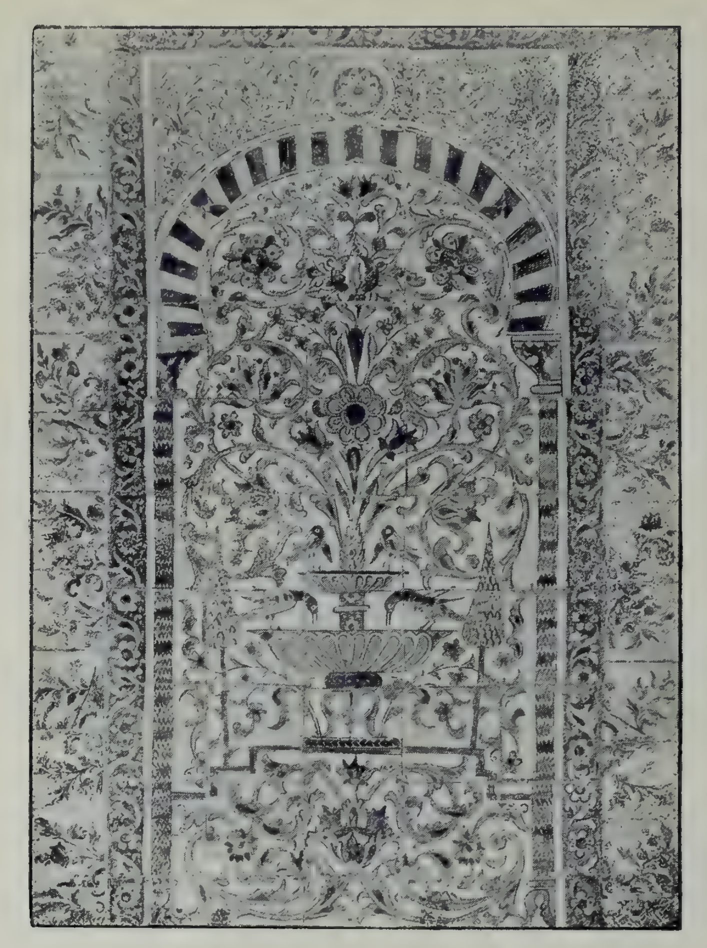
Archevêché



MAISON DANS LE QUARTIER POPULEUX DE LA HAUTE VILLE



MAISON MODESTE DANS LA HAUTE VILLE



PANNEAU EN FAÏENCES DE TUNIS

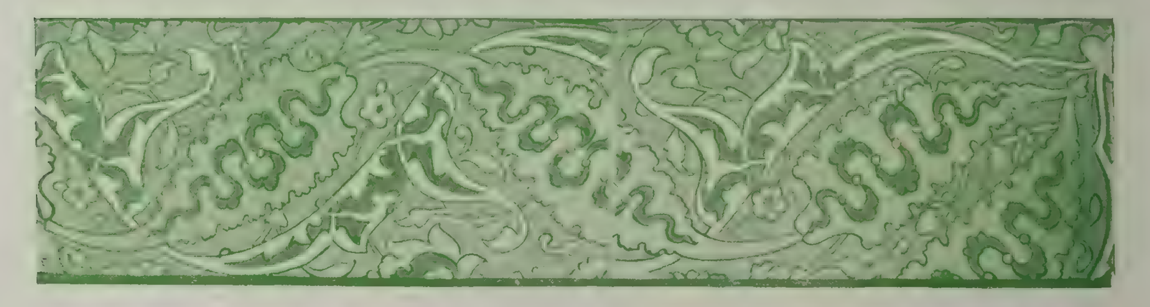
(L'encadrement est italien)

Dans les riches habitations les soubassement des murs et l'encadrement des arcades sont ornés de faïences provenant des fabriques les plus réputées : Delft, surtout, Moustier, Strasbourg ; de moins fines provenaient d'Espagne et surtout d'Italie ; le Maroc et la Tunisie en fournissaient en très grande abondance ; l'Algérie n'en produisait pas.

Tunis avait la spécialité de panneaux décoratifs de dessins inspirés par l'art italien ; mais la beauté de l'émail et la finesse d'exécution laissaient à désirer.

Lorsque les Maures pouvaient se procurer des faïences de Perse ou de Rhodes, ils savaient en apprécier la valeur et leur donnaient une place d'honneur ; ils les encadraient même par un motif de décoration, comme dans les pendentifs de la coupole d'un avant-corps de maison mauresque reproduit à la page 95.

Les pièces principales sont souvent décorées d'arabesques sculptées dans un enduit en plâtre. Ces arabesques encadrent les portes et les fenêtres, contournent les arcs des arcades ; elles sont d'une composition assez pauvre et très peu variée ; cependant, adoucies par l'empâtement de nombreuses couches de badigeon, elles prennent une indécision qui masque leur



FAÏENCES PERSANES



FAÏENCE DE DELFT

pauvreté et les harmonise bien avec la nudité blanche des murs.

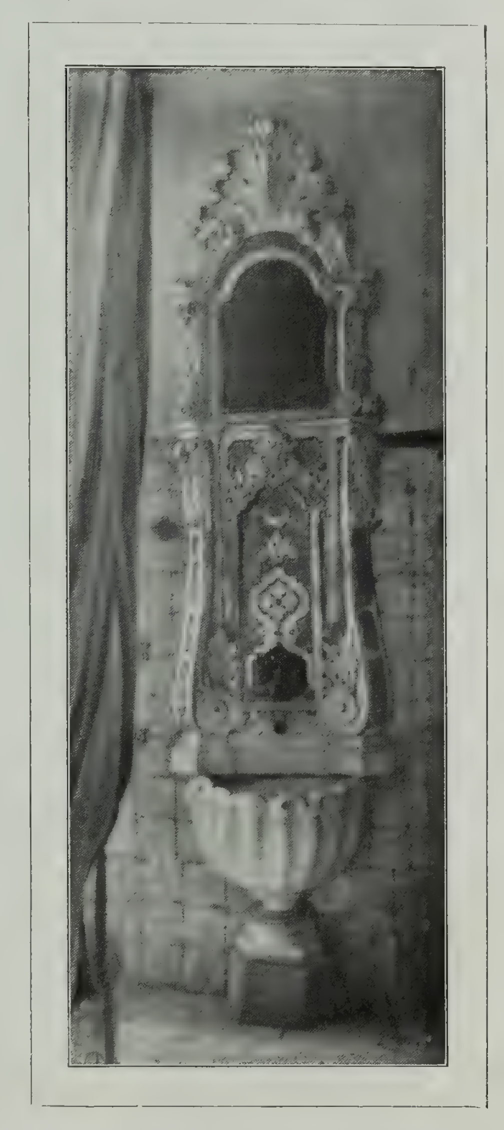
Ces arabesques n'étaient jamais inspirées des motifs dont l'Andalousie et Tlemcen offrent à profusion de si beaux spécimens, elles étaient composées sans grand effort par les professionnels italiens et étaient exécutées par les prisonniers, comme le prouve cette inscription trouvée gravée dans un motif de décoration de la belle villa Djenan-el-Muphti, à Mustapha.

JOHN ROBSON
WITH MY HAND THIS 3TH DAY
JANY IN THE YEAR
1692

Ordinairement le plafond est en rondins de thuya apparents. Un grand luxe consistait à masquer ces rondins par un coffrage en planches sur lequel les ouvriers italiens appliquaient des entrelacs en menuiserie et des ornements peints accommodés au goût turc.

Peut-être doit-on attribuer l'étroitesse des pièces à l'impossibilité dans laquelle se trouvait le constructeur de se procurer des rondins suffisamment longs. On ne pouvait employer pour ces plafonds que des bois très résistants et réfractaires à la pourriture, car ils devaient supporter une grande épaisseur de terre destinée à préserver de la chaleur (environ 1 mètre).

La marbrerie, très employée dans toutes les maisons un peu luxueuses, venait probablement toute taillée de Carare, et elle porte bien l'empreinte de son origine. La matière était toujours de très belle qualité ; nous ne pouvons plus, aujourd'hui, nous procurer de marbres aussi beaux.



FONTAINE DE SALLE DE BAIN



FONTAINE DE L'AMIRAUTÉ

Cette petite fontaine en marbre, de la salle de bain du Palais d'Hiver du Gouverneur, est un joli spécimen de cet art italien d'exportation orientale. Un autre exemple de l'amalgame de motifs italiens et turcs se trouve dans une fontaine publique adossée au mur de l'Amirauté.

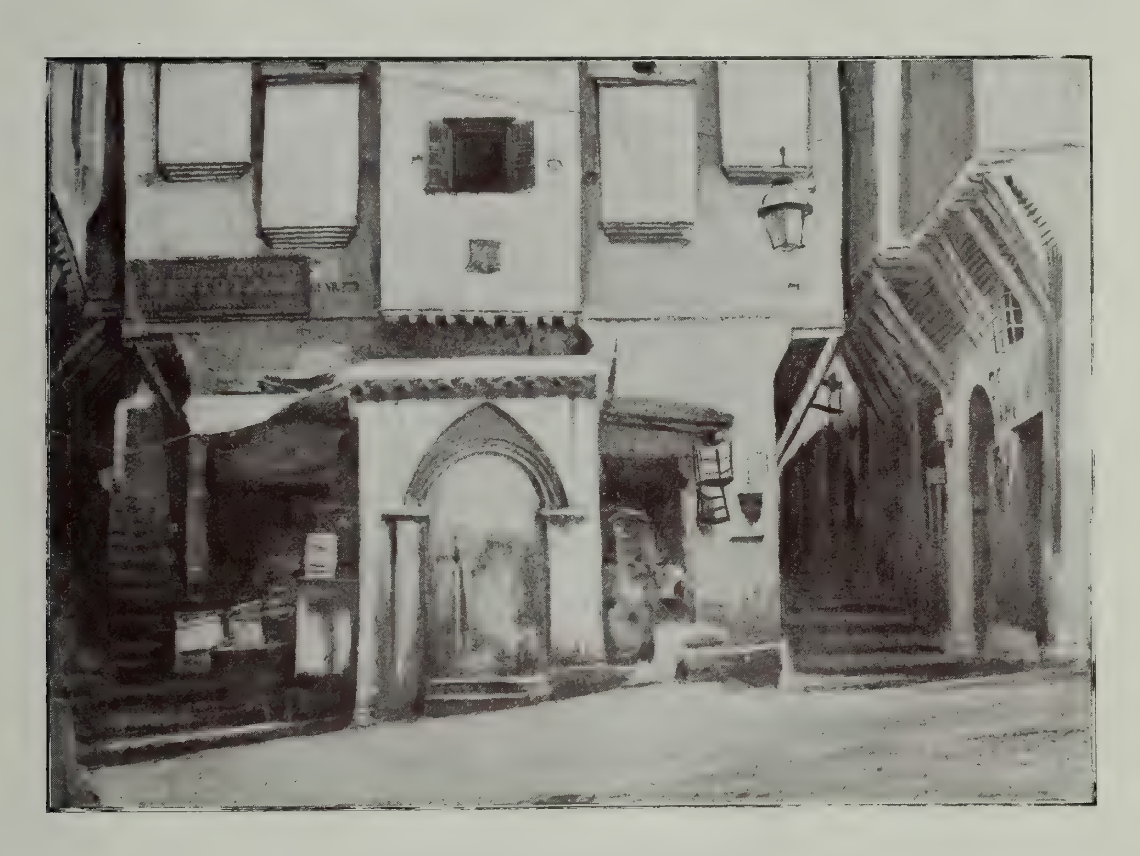
Ces barbarismes, très fréquents, ne choquaient nullement, puisqu'ils étaient admis dans les habitations les plus somptueuses, édifiées avec la recherche la plus exquise et le goût le plus raffiné. Ils nous paraissent à nous des fautes grossières, des atteintes graves à l'unité de style.

C'est peut-être parce que nos jugements sont inspirés par des préjugés, par des habitudes irraisonnées plutôt que par une saine intuition de la vraie beauté.

Les styles sont les caractères distinctifs des différentes époques et écoles ; ils ne sont qu'une conception tout à fait arbitraire qui nous sert à cataloguer les productions d'art : nous avons fait les classifications des styles égyptien, grec, romain, ogival, etc. Classification fictive, comme toute classification, car aucun style n'est homogène et entier ; il procède toujours d'un précurseur et se prépare toujours un successeur ; il n'est jamais spontané.

Le style exprime l'intensite de l'expression esthétique d'une œuvre d'art ; ainsi nous pouvons dire que Notre-Dame-de-Paris, qui appartient au style gothique, est d'un grand style.

Or, à l'époque de la domination turque et de la piraterie, les matériaux de toutes provenances, mis en œuvre par des arti-



FONTAINE DE LA PLACE SOCGEMAH



FONTAINE DANS LA CITADELLE DE LA CASBAH

d'unité, elles indiquent des étapes de la vie. Notre jeunesse porte les marques de notre ancienneté de race.

En notre esprit sont conservées des empreintes encore bien profondes de l'aurore de notre existence intellectuelle : tels sont l'art de nous entretuer, la croyance au surnaturel; et cependant de quelle harmonie est susceptible cet esprit humain si hétérogène, si plein de contradictions !

Je ne vois pas trop la place où se peut loger l'*unité de style*.

En définitive, dans l'architecture indigène, très peu, on peut même dire rien n'appartient en propre au Maure ; il faisait faire, il inspirait, mais ne produisait pas ou produisait mal. Ainsi, les fontaines dues aux constructeurs maures, telles que celle de la porte Bab-el-Oued, de la porte Neuve, de la rue et de la porte Bab-el-Oued, de la place Socgemah, sont dénuées de tout art : au contraire, celles dont la construction fut confiée à des Italiens offrent un véritable intérêt, comme celles du Cercle Militaire, de la citadelle de la Casbah, de l'Amirauté, de Birkadem.

sans de toutes nationalités, ont produit un ensemble empreint d'un caractère assez défini pour permettre de le classer parmi *les styles*.

Nous ne pouvons pas lui reprocher son manque d'unité, puisque c'est précisément son éclectisme qui a servi à le cataloguer. Or, l'œuvre ainsi produite est-elle susceptible d'avoir du *style* ? oui ; car l'éclectisme ne peut exclure la beauté, tout étant éclectisme dans la nature.

L'édifice humain est comme nos vieux monuments historiques ; il conserve la trace des époques successives pendant lesquelles il fut édifié. Ces traces ne constituent ni anachronismes ni manques

Cependant, le Maure faisait sa menuiserie, et la faisait bien. Il trouva un motif et, comme un sage, sut s'en contenter. Les bois qu'il employait étaient les bois de cèdre, d'acajou et d'ébène. Ses menuiseries étaient rarement peintes ; leur coloris naturel, chaud et agréable, et la différence de tonalité des essences suffisent à l'effet décoratif.

Cette porte du Palais d'Hiver du Gou-



PALAIS D'HIVER DU GOUVERNEUR, PORTE SUR LA GALERIE

enrichies de motifs de sculpture, rinceaux moitié turcs, moitié italiens, toujours les mêmes, jamais inspirés par l'art oriental : ils sont tantôt refouillés en plein bois, tantôt découpés à jour.

La balustrade de la galerie de la Bibliothèque, rue de l'Etat-Major, est un beau type de ce genre de travail, elle est en bois de cèdre.

Un assez rare spécimen de menuiserie mauresque, dans lequel se trouve un effort de composition, est cette devanture d'une boutique de barbier ; l'ordonnance des lignes est d'une fantaisie heureuse et les proportions en sont harmonieuses ; elle est en chêne, noyer et cèdre. Ce spécimen, presque unique à Alger, est assez répandu à Tunis ; peut être en provient-il.

Nous trouvons encore quelques très beaux motifs de charpente, en cèdre richement sculpté, formant auvent sur la porte d'entrée des maisons luxueuses. Même observation pour les sculptures de ces auvents. elles reproduisent invariablement le même rinceau turco-italien ; il est bien probable, cependant, que ces ouvrages de menuiserie étaient exécutés par la main-d'œuvre locale sous la direction des Maures eux-mêmes, aussi l'influence ita-

verneur est restée intacte, elle montre bien l'ingénieux agencement des petits panneaux ; agencement qui, du reste, est invariablement reproduit dans toutes les menuiseries indigènes ; l'exécution est plus ou moins soignée, les essences de bois sont assorties avec plus ou moins de recherche ; mais la disposition est toujours la même.

Souvent les menuiseries intérieures sont



GALERIE DU PALAIS D'ÉTÉ DE MUSTAPHA PACHA — BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



DEVANTURE DE BOUTIQUE DE BARBIER MAURE



AUVENT EN CÈDRE DE LA PORTE DU PALAIS D'HIVER DE MUSTAPHA PACHA — BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



PORCHE DE LA MOSQUÉE DJEMAA DJEDID



AUVENT EN CÈDRE RUE DU SOUDAN

lienne ne se manifeste-t-elle que très peu.

Alger possède un grand nombre de maisons d'habitation décorées intérieurement avec un goût exquis et un luxe de bon aloi ; les monuments sont rares, ce sont les mosquées Djemâa-el-Kebir, Djemâa-Djedid et de Sidi-Abderhaman. Cela est-il assez pour constituer un style ? c'est, en tout cas, largement suffisant pour charmer l'homme de goût et satisfaire l'artiste.

Il y a cependant en Tunisie et au Maroc des monuments d'un caractère bien spécial.

Pierre Loti, traversant le Maroc, a vu à Fez : «... Une inimitable porte monumentale, plus belle qu'aucune porte de ville, qu'aucune porte de mosquée : c'est une immense ogive, enguirlandée des plus rares arabesques, des plus fines mosaïques. Des petits kiosques qui s'avancent, rappelant, en plus beau, ceux de la célèbre *Cour des Lions*, à l'Alhambra.»

A Tunis, des familles d'architectes ont conservé les traditions de leurs ancêtres. Encore aujourd'hui, on y construit avec art et méthode, on peut dire qu'on y fait de l'architecture. Du reste, il existe dans la ville de nombreux sujets d'inspirations : des édifices publics, des maisons particulières, construits avec science et en matériaux de choix.

A Alger, rien de semblable ; aucun art ne s'y est développé, partant aucune tradition ne s'est transmise. La décoration, qu'on la prenne dans la sculpture des menuiseries et des meubles, ou bien dans les refouillements des enduits au plâtre, ou encore dans les encadrements en pierre et en marbre des portes, toujours elle offre la reproduction des mêmes motifs sans originalité ; si bien qu'Alger semble avoir été bâtie toute d'une pièce par la même équipe d'ouvriers.

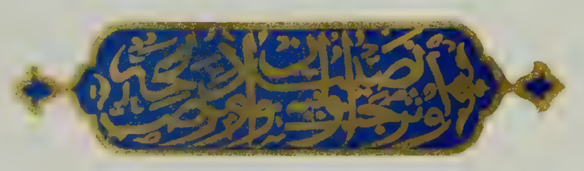
En réalité, la ville n'est pas ancienne ;



ENTRÉE DE L'HOTEL DE L'INTENDANT

ayant été presque détruite par un tremblement de terre, en 1716, on peut dire qu'elle ne date que de cette époque. Sa caractéristique est une simplicité naïve, une adaptation parfaite au pays et à ses habitants, mais une absence complète de génie propre.

Sans grande beauté, sans noblesse antique, Alger, comme la jolie femme, s'impose par son charme.







LES INDUSTRIES INDIGÈNES



Les Algériens, s'ils participaient peu aux arts de la construction, avaient cependant quelques industries d'art décoratif dont ils ont conservé les principales.

Les brodeurs jouissent encore d'une certaine réputation ; leurs ouvrages sont recherchés par les riches Arabes du Sud et satisfont le besoin de luxe entretenu chez la femme ; les Européens les aiment comme objets de curiosité. Ils ont la spécialité de broderies d'or sur le velours des vestes et des selles, sur la soie des ceintures de femmes, sur le cuir des djebirahs, des bottes et des babouches. Leurs dessins ne sont que des variantes de quelques motifs traditionnels empreints d'une influence européenne ; mais l'exécution consciencieuse a du charme, et l'ouvrage séduit par son éclat.

Les brodeurs sont aussi d'habiles passementiers ; le costume d'apparat du riche Maure est extrêmement surchargé, ses trois gilets superposés sont couverts d'arabesques en passementerie, la rangée de boutons serrés les uns contre les autres est très ouvragée. Cette industrie, encore assez florissante, a son cachet artistique entretenu par quelques artisans d'un réel talent, qui font école. Les broderies exécutées par les femmes ont conservé un caractère d'une plus grande pureté, grâce probablement, à la direction de Mme Ben Aben, qui a hérité de sa mère un sentiment très sûr et très délicat de la vieille broderie mauresque. Ce sont des foutahs de soie, des ceintures, des turbans, des coussins, de la lingerie et surtout



OUVROIR DE MADAME BEN ABEN

des rééditions de portières brodées en soies éclatantes sur une étamine grossière. Même dans les ouvrages les plus modestes, l'art ne fait jamais défaut ; si les tonalités sont quelquefois violentes, l'harmonie, toujours parfaite, séduit infailliblement l'acheteur : tant il est vrai que *le bon goût est le plus adroit de tous les commerces*.

Pour ces industries d'art, les Maures préparaient habilement leurs matières premières. Ils étaient bons tanneurs et bons teinturiers, obtenant d'heureux résultats avec des procédés très primitifs. Leur maroquinerie était de bonne qualité ; leurs soies et leurs laines, teintes avec des sucs végétaux, avaient de jolis tons, très francs et très stables ; aussi, à l'usage, leurs couleurs ne se fanaient pas, elles se *culottaient* plutôt, s'harmonisant dans des tonalités plus douces qui plaisent davantage à nos yeux *désorientés*, c'est-à-dire impuissants à comprendre les violents éclats chers aux Orientaux. C'est, du reste, un sujet d'étonnement pour nous que cette science instinctive et impeccable avec laquelle ils harmonisent les oppositions les plus hardies. Une palette très simple et très sobre leur suffit pour produire des éclats vibrants comme ceux d'une joyeuse fanfare ; les arabesques d'un feston de soie et d'or sont mélodieuses comme le chant de leur flûte.

Dans les broderies, dans les tapis, on constate fréquemment la substitution accidentelle d'un ton à un autre ; or cette substitution, non prévue et tout à fait fortuite, est toujours dans une note juste, qui ne fausse pas l'accord ; elle ne fait pas tache.

L'harmonie, le parfait équilibre des tons et des couleurs sont tellement naturels, d'allure si franche et si libre qu'ils semblent le résultat d'une nécessité inéluctable. comme l'harmonie dans la Nature.



BRODERIE SOIE SUR ÉTAMINE



DOS DE SELLE OR SUR VELOURS

BABOUCHE BRODÉE OR SUR CUIR

SCEAU A MARQUER LE PAIN

(que chaque famille envoyait cuire au four)

La fabrication des armes, autrefois très florissante, est aujourd'hui abandonnée. Fusils et pistolets sont démodés, *yatagans* et *flissas* sont inutiles.

Les Juifs ont la spécialité de la fabrication des cuivres repoussés et ciselés, et ils y excellent. Ce sont malheureusement toujours les mêmes motifs qu'ils ont dans la main ; ils les exécutent du reste avec une dextérité étonnante. Ils ont de beaux modèles de plateaux, de plats à couscous, d'aiguières, de cafetières. Aujourd'hui, au lieu de marteler eux-mêmes leurs formes ils les reçoivent d'Allemagne en cuivre embouti.



BOUCLE D'OREILLE

Quant à la fabrication des bijoux, monopolisée aussi par les Juifs, elle est réduite à peu de choses. Du reste, les bijoux anciens sont rares : les plus riches étaient généralement de provenance européenne. A la débâcle des fortunes, survenue après notre prise de possession, les amateurs en ont pu recueillir de très précieux.



BROCHE DE HAÏK

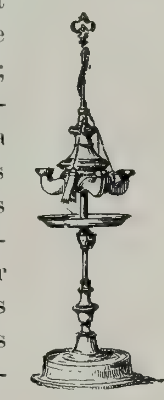
L'art de la fonderie de cuivre n'a jamais été très florissant, il a aujourd'hui complètement disparu. Les seuls spécimens qui nous restent consistent en quelques modèles de lustres, braseros, marteaux de portes, entrées de serrures, etc.

Le commerce des étagères en bois dé-



AGRAFE DE CEINTURE

coupé et peint avait autrefois une certaine importance. L'étagère n'était pas simplement un objet de luxe, c'était un meuble utile ; servant de support aux glaces accrochées au mur, sur sa tablette étaient rangées les fioles à parfum, et, dans ses petits compartiments, les femmes conservaient le kohl pour les yeux, le henné pour les ongles et les cheveux, le bois de figuier pour les dents. Aujourd'hui elles ont perdu, pour ainsi dire, toute leur utilité domestique pour devenir un article de



LAMPE



ÉTAGÈRE

curiosité à l'usage des étrangers ; elles ont pris l'aspect camelote d'article de bazar.

PLATEAU EN CUIVRE CISELÉ POUR LE SERVICE DU CAFÉ



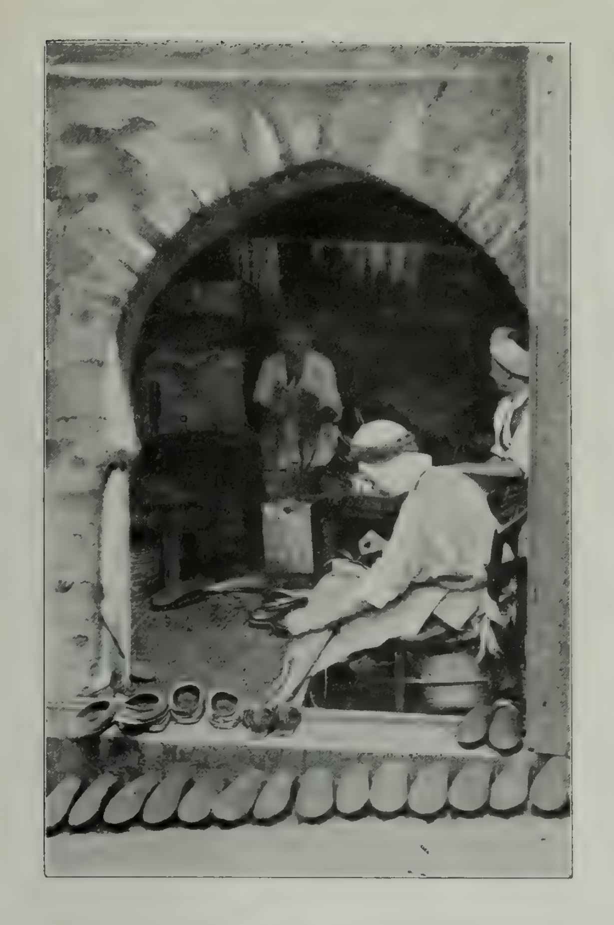


AMULETTE



ENTRÉE DE SERRURE EN CUIVRE DÉCOUPÉ

ENTRÉE DE SERRURE EN CUIVRE DÉCOUPÉ



CORDONNIER



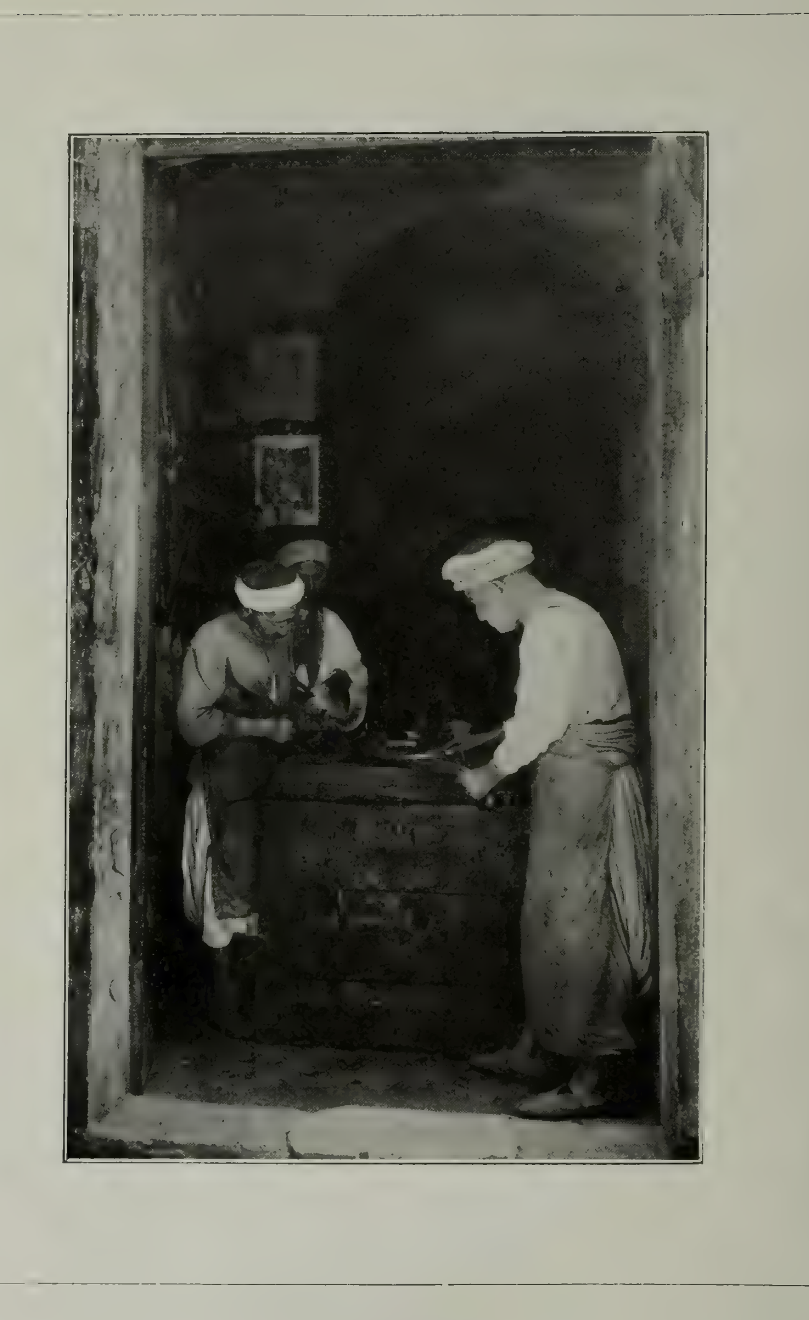
TOURNEUR

Les bagues et les bracelets en corne de chèvre et de buffle sont encore très recherchés par toutes les femmes ; elles aiment à garnir leurs bras d'une multiplicité de ces petits anneaux fins et délicats, dont le noir au reflet mordoré fait ressortir la blancheur de leur peau ; elle les appellent des *porte-bonheur*.

Ces *porte-bonheur* sont fabriqués spécialement dans certaines rues de la haute ville ; l'atelier consiste en une échoppe basse et sombre sur le seuil de laquelle est fixé un tour à archet. Bagues et bracelets, fabriqués avec des procédés très primitifs, sont vendus dans toute l'Algérie et en Tunisie ; les Européennes ellesmêmes ne les dédaignent pas.

Les dessins enluminés, qui ornent les boutiques des barbiers et les cafés importants, peuvent être considérés comme un produit de l'art industriel algérien, en reconnaissant toutefois que les plus beaux et les plus artistiques proviennent de Constantinople.

Ces dessins, faits à la plume, enluminés et rehaussés d'or, représentent principalement des vues de la Mecque, dans lesquelles l'interprétation de la nature est plus que naïve ; des vaisseaux de guerre aux flancs en damier, aux voiles symétriquement gonflées ; des allégories composées avec des versets du Coran ou des sentences philosophiques ; très souvent les pantoufles de Mahomet sont le sujet



ARMURIERS



DESSIN ENLUMINÉ FAIT PAR UN ARTISTE ALGÉRIEN

▼ Traduction · Les puissants sont toujours considérés quoi qu'ils fassent. ▲ La force, en effet, justifie les violences de ceux qui l'ont reçue en partage. ▼ La vigueur et le courage du lion ne trouvent-ils pas des admirateurs ? ▲ Et cependant, il n'inspire que crainte et terreur ! ▼ Ici, vous le voyez mugissant, redoutable, cherchant aventure et une proie facile à déchirer. ▲

principal de la composition ; ils sont la seule décoration que se permette le Maure, et il n'en fait guère usage que dans la boutique de son barbier ou la salle de son café. Du reste, boutique de barbier et café maure ne tarderont pas à disparaître, ils font déjà presque partie du Vieil Alger.

La boutique du barbier maure est toujours claire et gaie ; son mobilier consiste en quelques fauteuils en bois, à dossier élevé, à bras larges : ils sont destinés aux clients qui attendent leur tour ou qui ont à se faire arracher une dent ; car le barbier fait des saignées, pose des ventouses et arrache les dents. Au plafond, au-dessus d'une banquette en bois, est suspendu, horizontalement, un long roseau ; à ce roseau, est accroché, de façon à pouvoir glisser facilement, un récipient plein d'eau muni d'un robinet à sa partie inférieure, il sert à donner le « schampooing ». Aux murs, quelques-uns des dessins dont il vient d'être parlé et un cadre sous le verre duquel sont groupées avec art des dents fournies par les mâchoires des clients. Sur des tables, un bocal de poissons rouges



CAFÉ MAURE DE LA RUE KLÉBER

(D'après un tableau de H. Lazerge)



LE CAOUADJI

(d'après une aquarelle de Bocourt, 1849)



BARBIER MAURE

et des piles de longues serviettes en cotonnade très fine : près de l'entrée, un pot d'œillet et un pied de basilic.

Le café maure a un caractère tout autre ; il est sombre et silencieux ; la salle a rarement des fenêtres, elle est, sur tout son pourtour, garnie de banquettes recouvertes de nattes ; aux murs, quelques dessins, comme chez le barbier, et des râteliers pour les chibouques des habitués. Sur un des côtés de la salle, le petit foyer, entouré des tasses à café, garni du jeu des cafetières à long manche de contenances variées.



TABLEAU COMPOSÉ AVEC DES DENTS

Autrefois on n'y buvait que du café ; maintenant le caouadji peut offrir une tasse de thé saupoudrée de noix de muscade.

Sur la banquette, le Maure, les jambes croisées, allume son chibouque avec le morceau de braise qu'y dépose soigneusement le caouadji, hume paisiblement sa petite tasse de café ; il parle rarement à son voisin, absorbé par ses songes-creux ; quelquefois, roulé dans son burnous, il semble dormir.

Près de la porte, dans la partie la plus éclairée, des joueurs se livrent silencieu-



sement aux savantes combinaisons du jeu de dames.

Le soir, il y a une animation relative, lorsqu'un musicien module, sur sa flûte en roseau, une phrase musicale indéfiniment reprise, ou lorsqu'un conteur vient réciter une longue légende orientale religieusement écoutée.

Le café maure n'est véritablement bruyant et animé que lorsque, pendant les nuits de Rhamadan, il y a une représentation de *Garagueuz*. Ce sont des ombres chinoises ; les personnages sont des marionnettes en carton découpé assez grossièrement ; quelques-unes articulées.

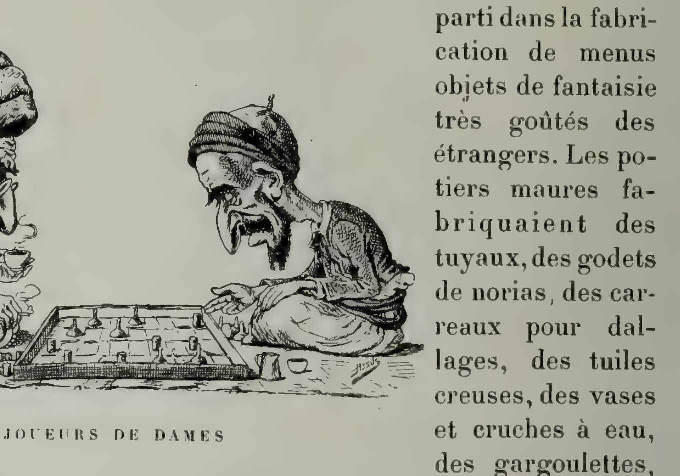
Le héros, *Garagueuz*, personnifie le prophète Mahomet aux yeux noirs, « gara-gueuz » signifie yeux noirs. C'est un dieu, une sorte de Bacchus, mais d'un cynisme outré ; rien ne résiste à ses passions brutales ; mais il n'use et n'abuse de sa puissance que pour châtier les méchants et récompenser les bons.

Femmes et enfants de tout âge ont le rare privilège de pouvoir assister à ces étranges représentations ; mais leur obscénité les a fait interdire formellement par l'administration.

Le café maure est un refuge de nuit où, moyennant deux sous, les sybarites qui craignent le froid du plein air peuvent dormir sur les banquettes.

Malgré une surveillance active de la police, les fumeurs d'opium continuent à y faire leur *kif* pendant presque toute la nuit.

La poterie n'a jamais été qu'une assez médiocre industrie ; elle ne s'est pas, comme à Tunis, élevée à la hauteur d'un art (sa fabrique de Nabeul, outre de nombreux modèles de carreaux pour revêtements et carrelage, a produit des panneaux décoratifs très intéressants). Cependant la terre des environs d'Alger est fine et susceptible de recevoir de beaux vernis jaunes, verts bruns et noirs ; cette gamme était suffisante. Le vernis vert profond et bien nuancé est surtout d'un fort joli effet. Les potiers européens en tirent un heureux parti dans la fabrication de menus objets de fantaisie très goûtés des étrangers. Les potiers maures fabriquaient des tuyaux, des godets de norias, des carreaux pour dallages, des tuiles creuses, des vases et cruches à eau, des gargoulettes, des lampes. Cette industrie est aujourd'hui abandonnée.



JOUEURS DE DAMES

La gargoulette a été remplacée par l'alcarazas que nous envoie l'Espagne ; godets et tuyaux sont maintenant en métal.

Pour finir, deux mots sur une petite industrie complètement disparue et oubliée. Le badigeonnage à la chaux des maisons était monopolisé par les nègres ; réunis par petits groupes de trois ou quatre, devant leur magasin, sorte de trou sombre ouvert sur une ruelle, ces Soudaniens à la carrure herculéenne, assis sur un escabeau en roseau, attendaient le client en nattant avec des fibres de palmiers, entrelacées de bandes de drap rouge et bleu, des corbeilles et des paniers de formes très variées et assez originales.



PLAT A COUSCOUSSOU EN VIEUX JAPON



VAISSELLE EN PORCELAINE ANCIENNE

Les paniers, commodes et assez jolis, étaient très recherchés par les ménagères et emportés en France comme spécimen intéressant de l'art indigène. Aussi cette industrie avait-elle pris une assez grande



GLACE DE VENISE

extension ; elle a totalement disparu, car les badigeonneurs nègres ont été remplacés par les entrepreneurs de peintures.

A de rares exceptions près, les Maures ne produisaient rien. Ils avaient seulement le mérite de bien savoir choisir ; c'étaient des amateurs de goût, mais non des collectionneurs ; tout ce qu'ils possédaient avait une utilité et était utilisé.

Ils avaient pour l'usage journalier un grand nombre d'objets de fabrication européenne d'un goût exquis et souvent d'une très grande valeur, tous provenaient des fabrications les plus renommées.

L'aménagement intérieur de leurs habitations était très sobre et cependant somptueux.

Tout le luxe était généralement accumulé autour du grand lit à colonnes, placé au bout de la pièce oblongue : damas brochés d'or, brocarts de Venise, lampas de Chine, coussins brodés de soie et d'or, tapis de Smyrne. Les coloris les plus vifs, les plus heurtés, étaient assemblés là avec une hardiesse téméraire, et jamais sans harmonie. Nos timidités européennes, chuchotant des ébauches d'harmonie avec des tons rompus et éteints de *fraises écrasée*, *d'œuf de vanneau*, etc., paraissent enfantines devant ces hardiesses orientales. Il semble réellement que notre organe visuel ne soit plus approprié à la réception d'impressions très vives ; les colorations exaltées nous éblouissent, mais ne nous charment pas, comme elles charmaient évidemment les anciens.

Dans la principale pièce, il y avait toujours trois glaces accrochées côte à côte, celle du milieu étant plus grande. Ces trois glaces étaient pour le Maure ce qu'est la garniture de cheminée pour nos bourgeois ; elles venaient toutes de Venise. Dans l'intéressant spécimen que je donne, l'artiste vénitien à daigné marquer la destination orientale par deux croissants.

Chez le riche Maure la vaiselle était en porcelaine de Chine ; ce grand vase que je reproduis était un prosaïque réservoir d'eau ; la cafetière qui est à sa droite est en vieux Japon, elle fut certainement faite sur commande, car les Japonais ne buvant pas du café ne faisaient pas de cafetière ; les tasses à café, dont on se servait dans les familles aisées, étaient

en vieux Saxe et leurs supports en filigrane de Gênes ; l'argenterie était en argent massif, principalement dans le goût Louis XIV.

Aujourd'hui, le travail n'étant pas venu suppléer aux ressources perdues de la piraterie, tout ce luxe de grande allure a disparu en passant par le Mont-de-Piété.

Les seules superfluités, chères au cœur de tout Maure, qui lui soient restées fidèles dans l'adversité, sont : le pot d'œillet et le bocal de poissons rouges. Dans le pot d'œillet les tiges graciles de la plante sont maintenues par un ingénieux treillis en roseaux et les calices des fleurs sont garnis de feuillets d'or. Ce pot de fleurs est une charmante chose. Du reste, l'œillet est la fleur aimée des Orientaux ; on retrouve l'interprétation de sa forme dans toute leur décoration.

Si la prédilection pour l'œillet se comprend, celle pour le bocal est plus étrange. Voici l'explication que j'en donne, parce qu'elle me semble vraisemblable : j'imagine que ce bocal de poissons rouges est, pour le Maure, un enseignement philosophique facile et agréable. En effet, les poissons, en évoluant gracieusement dans l'eau limpide subissent les effets de grossissement et de rapetissement dus à la forme sphérique du bocal ; ils apparaissent tantôt démesurément grands, tantôt minuscules, et exceptionnellement se montrent-ils dans leurs dimensions réelles. N'est-ce pas l'avertissement plein de sagesse qu'il ne faut pas juger les choses telles qu'elles nous apparaissent ; car l'aspect sous lequel nous les regardons nous les fait voir grandement exagérées ou considérablement amoindries. D'autre part, ces étincellements d'or et d'argent, qui se jouent sur les écailles des poissons, ne donnent-ils pas l'illusion des bijoux les plus précieux. Tout ce qui brille n'est pas or... Enfin, comme celle d'un beau discoureur, la bouche du poisson est animée d'un perpétuel mouvement — pour ne rien dire !

Si le pot d'œillet charme les sens du rêveur par l'élégance de sa forme, l'éclat de son coloris et la suavité de son parfum, le bocal de poissons rouges fait pénétrer en lui les préceptes d'une sage philosophie. Ajoutez un chibouque et un narguilhé d'où il aspirera une jouissance qui s'en va en fumée, et vous aurez tout ce qui suffit au bonheur paisible du Maure. Ses ancêtres ont inventé l'algèbre, l'alchimie, l'almanach : il a bien droit au repos !

Le repos, c'était la principale occupation de l'habitant d'Alger.

Les commerçants, dans les premières années de l'occupation française étaient des Maures de bonne famille tenant boutique pour occuper leurs loisirs.

Assis, les jambes croisées, devant un petit étalage, ils fumaient leur chibouque en buvant lentement la petite tasse de café : ils causaient volontiers avec un ami, mais accueillaient toujours avec ennui l'acheteur indiscret qui osait se présenter.

Avec eux pas de marchandage possible, peu leur importait que la vente se fît ou ne se fît pas.

Dans de telles conditions, la boutique ne pouvait durer que jusqu'à l'épuisement des ressources budgétaires du marchand, ce qui ne tardait pas à arriver ; les derniers représentants de ce type de commerçant existaient encore il y a quelques années ; ils ont aujourd'hui complètement disparu. Cependant, il y a encore des marchands maures d'objets indigènes ou orientaux, disséminés dans la ville européenne.

Le *Comité du Vieil Alger* les encourage à se grouper dans un quartier ou une rue de la haute ville ; il faut souhaiter qu'il réussisse.

Si le Maure n'est même plus commerçant amateur, que fait-il ? Il acquiert de l'expérience à ses dépens ; à ses dépens il apprend ce qu'est la vie moderne et se prépare à entrer dans la mêlée ; à notre contact il modifie sa nature et se plie aux dures obligations de notre organisation sociale ; de consommateur il devient producteur.

Le besoin l'a fait pauvre, mais non indigent ; si, par fatalité, il est devenu prolétaire, il a su éviter la servilité et rester noblement drapé dans son burnous.

Peut-être l'habitude du travail le rendra-t-il laborieux ; rien n'est impossible ! jusque dans ces dernières années, nous n'avons eu qu'un seul exemple d'un Maure devenu industriel et commerçant, c'est Hamoud, le fabricant d'eau-de-seltz.

Cependant il faut noter un commerce qui n'a fait que prospérer c'est celui des denrées alimentaires, monopolisé par le M'zabite, le Juif du Sud, comme l'appelent les Maures. Sa boutique contient de tout : des légumes, de l'épicerie, de la sparterie, de la mercerie. Le M'zabite, surnommé *Moutchou*, est commerçant par excellence ; sa petite boutique des premiers temps est aujourd'hui un vaste magasin très bien achalandé. Expatrié volontaire de ses oasis du Sud, où il a femmes et enfants, il vient faire fortune dans nos villes algériennes, puis retourne chez lui. Il a le monopole de l'épicerie, de la boucherie et des transports par bourricots. Organisé en syndicats, il sait défendre ses intérêts avec intelligence. Du reste, méprisé des Maures presque à l'égal des Juifs, il n'est pas de même race qu'eux ; c'est un Berbère, un descendant de la race autochtone et non des races conquérantes.

Le Comité du Vieil Alger a dressé un état des artisans maures d'Alger, en voici un résumé : 11 peintres et sculpteurs sur bois ; 4 bijoutiers ; 1 armurier ; 2 fondeurs de cuivre ; 5 menuisiers ; 18 tisserands ; 27 brodeurs sur cuir ; 2 brodeurs sur étoffe ; 2 passementiers ; 3 fileurs de soie ; 44 tourneurs sur cornes ; 3 fabricants de nattes. A cette nomenclature il y a lieu d'ajouter les artisans israélites qui sont très nombreux.



PANNEAU DE DÉCORATION PERSANE



CIMETIÈRE D'EL-KEBIR, PRÈS BLIDA



LA CAMPAGNE

Les chemins de la campagne continuent les rues de la ville. Ils ont, eux aussi, un caractère bien spécial.

Les environs d'Alger étaient et sont encore très boisés ; la campagne fraîche et souriante, garnie de fleurs comme pour un jour de fête, pendant l'hiver, devient plus recueillie et plus sévère pendant l'été. Les arbres ont une tonalité foncée et des reflets presque métalliques (olivier, cyprès, thuya, lentisques, aloès, etc.), le vert feuillage des essences européennes manque totalement.

Cependant, la nature arrive, avec ces éléments sombres, à colorer brillamment ses paysages en les inondant de lumière.

L'essence dominante est l'olivier. L'olivier séculaire est, par ses dimensions, par la majesté de son allure, un véritable monument ; il en est qui, contemporains de l'occupation romaine, abritent encore de leur ombre les derniers témoins de la prise d'Alger. Son énorme tronc est maintenant immuable ; le temps n'a plus d'action sur lui, il y a si longtemps qu'il le brave ! Il est sombre, il est grave, il n'a plus rien du végétal ; il semble personnifier le vénérable patriarche, souche des infinies ramifications auxquelles il a donné la vie, auxquelles il distribue la sève. Aussi l'olivier est-il pour le Maure l'arbre sacré ; c'est à son ombre qu'il veut être enseveli ; c'est un fétiche auquel ses femmes viennent adresser leurs naïves prières et apporter leurs humbles offrandes.

Tous les chemins des environs d'Alger étaient bordées de ces vétérans, qui les recouvraient d'une voûte fine et délicate, véritable dentelle dont le dessin avait pour fond le bleu du ciel.

Peu à peu, ils disparaissent, ces antiques témoins des âges passés ; ils sont remplacés par le mur de clôture que tout bon bourgeois considère comme indispensable à l'affirmation de ses droits de propriétaire.



MARABOUT SIDI-YACOUB AU FAUBOURG BAB-EL-OUED DISPARU DEPUIS LONGTEMPS

C'est par ces jolis chemins que l'on voyait, sur le soir, se rendant à sa maison de campagne, le Maure, bien lavé, bien rasé, à califourchon sur sa grande mule. La bête, caparaçonnée d'un tapis d'Orient, encapuchonnée dans son beau harnais brodé d'or et de laine teinte, avait bien le sentiment de sa dignité ; elle marchait l'amble, elle avait la noblesse d'allure d'un magistrat ; l'homme souvent, tenait entre ses bras son jeune marmot, à la frimousse espiègle, au teint frais et velouté comme un fruit mûr ; il était coiffé de la *chechia* rouge et bien cambré dans son vêtement en drap jaune safran, rouge cerise ou vert émeraude. Ils chevauchaient lentement, certains d'arriver à temps, car les femmes au logis savaient attendre.

Nous-mêmes, séduits par le charme de ces chemins bien pavés, bien abrités sous les oliviers enguirlandés de clématites, nous dédaignions la voiture pour nous rendre chez un ami campagnard.

Les voitures, en ces temps déjà lointains, étaient d'affreux *corricolos*. Attelés de deux pauvres haridelles, sur l'échine desquelles le cocher manœuvrait son fouet comme le batteur en grange manœuvre son fléau, ils portaient les noms les plus engageants : *Le Berceau d'Amour*, *Le Ruisseau des Singes*, etc. Encore que les pauvres bêtes allassent au galop, on n'arrivait pas vite : commissions à faire, propos d'amour avec la promise, champoreaux à boire ! Mais on avait le temps, rien ne pressait...

Le fait est que le temps ne manque que depuis qu'on va vite.

Autrefois, les journées suffisaient largement à la tâche quotidienne ; on avait le



FOUR A CHAUX A BAB-EL-OUED DISPARU DEPUIS LONGTEMPS

temps de tout faire, même d'écrire de longues lettres aux personnes aimées. Depuis qu'on se parle au tuyau de l'oreille à 500 kilomètres de distance, que le télégraphe apporte la réponse quelques instants après avoir envoyé la demande, qu'on traverse la France en quelques heures, on n'a plus une minute à soi.

Il semble que le soleil ait troqué son char mythologique contre un auto électrique.

Aussi, les chemins qu'il nous faut ne sont plus ces gracieux sentiers maures, ces antiques voies romaines : ce sont de larges routes droites, poussiéreuses et ensoleillées.

On en a mis partout.

Il est vrai que la sollicitude administrative les borde d'arbres, mais de quels arbres ! On ne peut guère exiger des services vicinaux qu'ils plantent des arbres séculaires : mais on pourrait du moins leur conseiller de planter des arbres qui ressemblent à des végétaux.

C'est l'horrible eucalyptus, à la pousse rapide, qui a la tâche d'enlaidir notre paysage, et il s'en acquitte comme on s'acquitte toujours des méchantes besognes.

L'olivier disparaît, ainsi que son petit compagnon le lentisque, et ils ne seront remplacés ni l'un ni l'autre ; car à l'un et à l'autre il faut ce que nous n'avons plus à leur donner : *patience et longueur de temps*.





CHEMIN DU SACRÉ-CŒUR



CHEMIN KABLÉ



TRACÉ D'UNE GRANDE ROUTE

Au site ombreux et pittoresque va succéder une route poussiéreuse bordée d'affreuses bâtisses

Les deux chemins dont je donne des vues déjà anciennes, sont aujourd'hui presque méconnaissables.

Le chemin du Sacré-Cœur, appelé depuis quelques années chemin de l'Ecosse, en souvenir du riche bienfaiteur écossais, Sir Peter Coats, est maintenant bordé de murs du flanc desquels émergent piteusement quelques vieux troncs d'oliviers ; le chemin Kablé, qui partant de Mustapha-Supérieur descend à la Fontaine Bleue, est profondément raviné par les eaux et déshonoré par un égout.

Après les nombreux chemins, sont des sentiers, plus nombreux encore, qui mènent à des sites charmants, fontaines, bois sacrés, cimetières ; refuges calmes et silencieux, empreints de cette poésie particulière aux choses d'Orient, faite de contemplation exquise et de rêverie vague.

Ils donnent à la campagne d'Alger ce charme séducteur qu'aucune autre contrée ne saurait égaler.

C'est le sentier allant du chemin du Télemly à El-Biar, duquel, sous les ramures d'un énorme pin, on voit s'étaler la fertile plaine de la Mitidja, terminée au fond par les montagnes de la Kabylie et les pics neigeux du Djurjura ; c'est la jolie Fontaine Bleue, abritée sous son bouquet d'oliviers ; c'est l'admirable baie d'Alger avec l'éclairage féerique de son horizon et la végétation luxuriante des coteaux de Mustapha, ; on en pourrait citer ainsi indéfiniment. Chaque jour ménage une surprise nouvelle aux promeneurs.

UNE VILLA SUR LES COTEAUX DE MUSTAPHA



LA FONTAINE BLEUE A MUSTAPHA

SENTIER ALLANT DU CHEMIN DU TÉLEMLY A EL-BIAR



FONTAINE DE BIRKADEM

ENTRÉE DU JARDIN D'ESSAI (CAFÉ ET FONTAINE DE LA SOURCE DU HAMMA)



SORTIE DU JARDIN D'ESSAI (INSTALLATION DU PEINTRE ORIENTALISTE NOIRÉ)

On ne peut parler de la campagne d'Alger sans citer le Jardin d'Essai. Il fut créé par l'Etat en 1832 dans le but d'acclimater et propager les essences végétales utiles, et rendit de très grands services à la colonisation.

Les essences les plus répandues que nous lui devons sont le mandarinier, le néflier du Japon, le bananier. En 1867, le Jardin d'Essai fut affermé à la *Compagnie Algérienne* qui continua l'œuvre commencée par l'Etat.

Aujourd'hui, après 75 ans d'existence, le Jardin d'Essai est certainement l'un des plus beaux et des plus intéressants qui existent. Souhaitons qu'à l'expiration de l'affermage à la *Compagnie Algérienne*, la Municipalité d'Alger ne le mutile pas au profit de l'industrie privée.

Déjà, avec une rapidité effrayante, chemins et sentiers disparaissent devant la barbarie de la civilisation.

Que restera-t-il bientôt ?

Hélas, tout s'en va !

Non, tout change ; le nouveau chasse ou transforme impitoyablement l'ancien ; le progrès préfère la nouveauté artificielle à la beauté naturelle.

Du moins, quelque chose reste et restera toujours ; c'est l'amour du passé. Amour qui, embellissant tout ce qui n'est plus, crée les doux souvenirs ; le passé, c'est la poésie du présent.

En disparaissant, notre Vieil Alger devient un souvenir, et ce souvenir, idéalisé par les regrets qui font les légendes poétiques, sera peut-être plus beau que ne fut la réalité.



UNE VILLA MAURESQUE SUR LES COTEAUX DE MUSTAPHA



PUITS A LA BOUZARÉAH

Considérations Générales

sur un Style Algérien

Il se produit en ce moment même un courant d'idées en faveur de notre art indigène. Les Algérois, impressionnés par la parole éloquente de quelques publicistes, s'émeuvent de la disparition progressive de leur vieille cité, et se groupent pour veiller à la conservation de ses restes mutilés. Le *Comité du Vieil Alger* qu'ils viennent de constituer reçoit de très nombreuses adhésions, et semble devoir exercer une salutaire influence.

Notre Gouverneur général, M. Jonnart, auquel les soucis d'une administration compliquée ne font heureusement pas perdre de vue les questions d'art, veut réagir contre l'abus des formes architecturales trop banalement européennes, il veut conserver et développer ce cachet oriental dû aux constructions des Maures et que semble nécessiter l'atmosphère spéciale de notre pays. Dans ce but, il demande aux architectes, chargés de la construction d'édifices publics, de rédiger leurs projets dans un sentiment inspiré par l'architecture mauresque.

Cette innovation peut, après des erreurs et des tâtonnements inévitables, arriver à de bons résultats, mais il ne faut pas oublier que l'architecture est un art trop complexe pour pouvoir évoluer avec rapidité ; c'est lentement qu'elle subit l'influence des progrès industriels, c'est lentement qu'elle reflète l'état intellectuel et social du milieu dans lequel elle se développe, et qu'elle écrit l'histoire des peuples.

Le peintre et le sculpteur peuvent individuellement entrer en lutte contre le public, le vaincre par leur talent et leur persévérance, s'imposer en l'obligeant à subir la critique d'une œuvre générale. Quant à l'architecte, lorsque la construction d'un édifice public lui est confiée, il doit soumettre ses projets à l'approbation d'une commission ou d'un conseil élu : Or, ces assemblées issues du suffrage universel, avant tout, veulent mettre leur responsabilité à couvert ; par conséquent, toute nouveauté, toute originalité étant incomprise par la majorité

bourgeoise, sera scrupuleusement écartée. L'architecture privée (faisant une exception pour les très grandes villes) est astreinte la plupart du temps aux lieux communs de l'art industriel ; car toute maison de rapport est une entreprise financière qui ne doit pas être compromise par des innovations aléatoires.

De telles entraves ne sont pas favorables à l'éclosion d'un style nouveau, et excusent la vénérable lenteur avec laquelle l'architecture évolue.

Dans notre cas particulier, nous reconnaissons tous la nécessité de modifier profondément notre art de la construction.

Mais les Maures d'Algérie ne nous ont laissé aucun sujet d'inspiration ; leur architecture monumentale existe à peine, leur architecture privée est nulle. Ces jolies maisons de campagne, bien en harmonie avec le paysage, ces pans de muraille blanche encadrant les perspectives sombres des ruelles de la vieille ville, nous charment par leur pittoresque, mais sont impuissantes à provoquer une inspiration architecturale, c'est-à-dire une combinaison harmonique de formes constructibles, répondant à des besoins pratiques.

Alors, faut-il aller demander ses inspirations aux Arabes d'Espagne ? Chez eux, non plus, je ne pense pas que les sujets d'étude soient bien pratiques, car leur architecture monumentale est plutôt un art décoratif ; quant à leur architecture privée, elle est presque aussi pauvre que celle des Maures d'Algérie ; chez les uns comme chez les autres les habitations sont dépourvues extérieurement de toute manifestation artistique.

Reste l'architecture qui, au Caire, a atteint un très haut degré de splendeur ; mais précisément, cette étoffe qui drape si magistralement les mosquées des Califes n'a-t-elle pas des plis trop somptueux pour recouvrir de modestes mairies, écoles, tribunaux et gendarmeries ! car tels sont nos édifices publics les plus répandus.

Quant à l'architecture intime, le Caire l'ignore presque autant que Grenade ; non pas qu'il n'y ait point de riches maisons particulières ; mais parce que pour ces maisons, comme en Espagne et en Algérie, toute la science du constructeur était réservée à la décoration intérieure.

Est-ce à dire qu'il soit impossible de recevoir une inspiration architecturale de l'ensemble des œuvres musulmanes ?

Certainement non ; mais il est essentiel de ne s'abandonner à cette inspiration qu'avec une très grande circonspection ; et de se souvenir que s'inspirer n'est pas copier ; ce n'est pas en juxtaposant des motifs tout faits qu'on peut prétendre créer un ensemble harmonieux.

Ces motifs tout faits, chers aux esprits paresseux, sont néfastes, car ils conduisent fatalement à des pastiches honteux, à des architectures de café-concert.

Il conviendrait, semble-t-il, de commencer par rechercher en quelque sorte la philosophie des arts musulmans pour en dégager la caractéristique.

Ainsi nous constatons que, sous le ciel bleu, la silhouette des monuments est simple ; elle ne se brise et ne s'élance que sur les fonds nuageux. Si au Caire la ligne horizontale qui termine les mosquées est déchiquetée par des merlons, c'est que cette ligne en raison de son très long développement reste calme et tranquille ; cette découpure atténue seulement la sécheresse de l'arête.

La ligne horizontale, coupée par les dômes des marabouts, est naturellement motivée par les terrasses, mais ces terrasses ne sont pas obligatoires, et sont loin de caractériser l'architecture des Maures ; ainsi, en Andalousie, quelle charmante image évoque le nom de Grenade, ville aux petits toits rouges ; le palais des rois maures est aussi couvert en tuiles, Alhambra signifie ville rouge.

La toiture convient au style oriental, à la condition, toutefois, qu'en restant plate, elle laisse dominer la ligne horizontale. La couverture en tuiles a l'avantage de se prêter facilement à une saillie importante sur l'aplomb des murs ; cette saillie protège comme le rebord d'un grand chapeau. Aux Indes, en Italie, en Espagne, aux Iles Baléares, dans tous les pays de soleil, les toits avancés sont d'un usage général : à Palma, la saillie énorme qui abrite la façade de l'Hôtel de Ville a une grande allure. Il semble cependant que pour nos villas, tout au moins, la terrasse doive être préférée à la toiture.

Notons aussi qu'il ne faut rechercher la décoration que dans l'accentuation d'une nécessité de la construction ; et que l'effet de couleur, dans la décoration extérieure, doit n'être employé qu'avec la plus grande sobriété ; les Maures d'Algérie l'évitaient même complètement. Tlemcen et Sidi Bou Médine nous offrent cependant quelques très beaux exemples de décoration polychrome ; il faut toutefois remarquer que ces décorations sont sobres et d'un éclat très atténué.

Les couleurs sont mangées par le soleil, elles ne conservent réellement leurs valeurs relatives, et conséquemment leur harmonie, que dans l'ombre. Aussi, est-ce dans la lumière tamisée des portiques ou dans la pénombre discrète des salles, que les Maures se livraient à leurs ravissantes fantaisies de faïences vernissées et d'arabesques peintes.

Sur le blanc pur du badigeon aux reflets transparents, la moindre fantaisie prend une finesse extrême qui suffit à charmer l'œil.

Pas plus que le fin tissu de lin blanc sur un beau corps, la maison du Maure n'a besoin d'ornements. La simplicité de la forme implique la simplicité de l'ornementation.

Les Arabes du Caire aimaient beaucoup les encorbellements et en ont fait de très ingénieux motifs de décoration. Nous pourrions nous en inspirer pour les supports de ces avant-corps que les nouveaux règlements de voirie autorisent enfin.

Ces avants-corps devraient réellement être des moucharabyehs, c'est-à-dire des coins intimes où la maîtresse du logis puisse s'isoler tout en se donnant la distraction de la vie extérieure. Les Anglais, essentiellement pratiques, ont bien compris ainsi leur bow-window.

La beauté de notre climat provoque le désir du large balcon, de la loggia ouverte sur la mer ; les ardeurs du soleil d'été nécessitent des abris. La réalisation de ces besoins pourra devenir une des caractéristiques du style nouveau.

Pour l'art monumental, que de beaux modèles ne trouverait-on pas aux Indes ! Agra, Delhi, Golconde, Hyderabad et quantité d'autres foisonnent en chefs-d'œuvre. C'est véritablement en ces pays de rêve que devrait être achevé l'instruction de nos jeunes architectes.

Ce ne sont donc pas les sujets d'inspirations qui manquent, mais il importe

que ces inspirations soient guidées par un sentiment juste et précis du caractère que doit avoir le style algérien ; il faut user très librement de la faculté de modifier les formes incompatibles avec nos besoins, s'affranchir de toute servilité ; car le problème consiste moins à s'astreindre aux traditions et procédés d'un style déterminé, qu'à en créer un spécial.

Ainsi, la fenêtre, motif si important qu'à lui seul il impose son caractère à l'édifice ; les Maures la voulaient petite et rare ; une seule personne pouvait prendre place contre son appui ; nous les voulons grandes et nombreuses, laissant largement entrer air et lumière. A la nonchalance oisive du Maure, étendu sur son divan, suffisait une petite échappée sur la mer bleue ; notre fenêtre, à Alger surtout, c'est le cadre d'un vaste tableau panoramique, accessible à tous. Ces deux données absolument opposées, nécessitent évidemment des solutions essentiellement différentes.

Donc, si notre logis doit différer de celui des Maures, il ne doit pas non plus être le même que ceux du Continent. Sa distribution intérieure doit satisfaire nos besoins, son apparence extérieure doit être en harmonie avec notre ciel et avec notre goût.

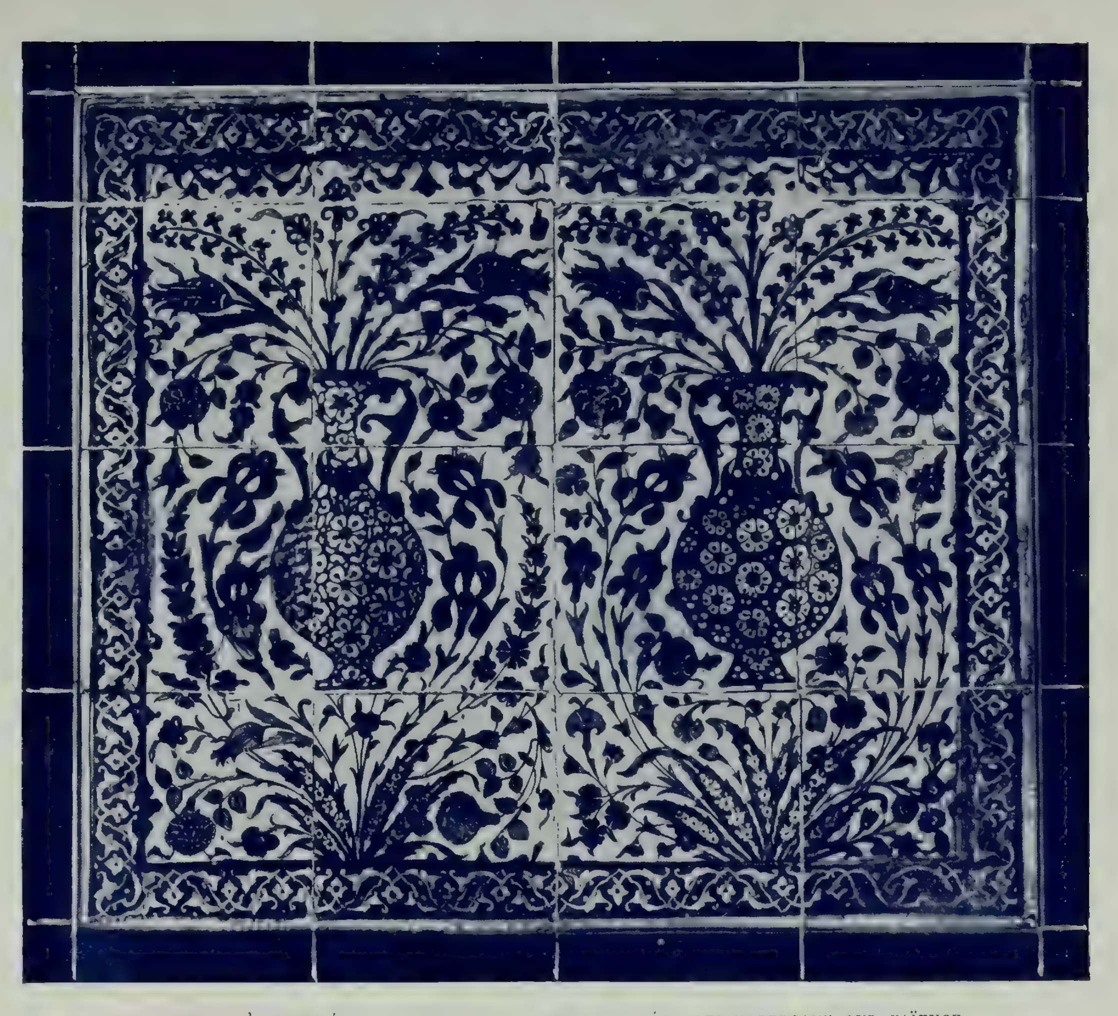
Nous ne devons pas plus nous mettre en quête d'une architecture mauresque, que nous astreindre aux usages et procédés actuellement en faveur en Europe. Il nous faut plutôt chercher en nous-mêmes une manifestation pratique de ce sentiment qui se dégage de tout ce qui nous entoure, de tout ce que nous voyons. Alors apparaîtra un style spécial, exprimant nos goûts, en harmonie avec notre mentalité et avec la nature de notre pays, ce sera le style algérien.

Il importe donc au plus haut degré que nous les conservions précieusement, ces restes de la cité barbaresque qui constituent l'ambiance dans laquelle nous devons puiser nos inspirations. Pour cela, le seul moyen consiste à classer comme monuments historiques les quartiers de la haute ville restés les plus intacts. Ce me semble ne devoir être ni bien coûteux ni bien difficile et, au point de vue spéculation, ce serait même une bonne affaire, car toute ville possédant des curiosités archéologiques en tire un très grand profit.

Dans nos efforts pour conserver le vieil Alger, nous sommes exposés à commettre de graves maladresses en nous livrant à des restaurations presque impossibles. La beauté ou plus exactement le charme de la vieillerie mauresque est d'une délicatesse infinie ; comme l'aile du papillon, elle laisse son éclat entre les doigts qui la touchent.

Il faut dans une restauration pouvoir restituer mathématiquement l'état primitif ou s'abstenir, ou bien exécuter le plus simplement possible les travaux absolument indispensables pour parer à une ruine complète.

Ce qu'il importe par-dessus tout, c'est d'éviter de créer des pastiches qui pourraient plus tard, à la faveur de l'oubli de l'origine, passer pour de l'authentique et altérer ainsi la source de nos inspirations.



EXEMPLE D'INTERPRÉTATION DE LA FLORE DANS LA DÉCORATION PERSANE SUR FAÏENCE